

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# ALBUM DE LA MINERVE



Vol. 3.

Montréal, 14 Mai 1874.

No. 20.

## POESIE.

### MA MERLESSE.

Dans cet arbre planté  
Tout près de ma demeure,  
Avec anxiété  
Je regarde à toute heure.  
Ne viendras-tu jamais  
Ma petite merlesse,  
Bel oiseau que j'aimais  
Avec tant de tendresse.

Reviens, charmant oiseau,  
Viens chasser de nouveau  
Mon ennui, ma tristesse,  
O ma merlesse,  
O ma gentille merlesse !

Que j'avais de plaisir  
A te voir à l'ouvrage,  
Lorsque tu vins bâtir  
Ton nid dans ce feuillage !  
Et quand des malfaisants  
Venaient pour te surprendre,  
Comme un de mes enfants  
Je voulais te défendre.

Reviens, charmant oiseau,  
Viens chasser de nouveau  
Mon ennui, ma tristesse,  
O ma merlesse,  
O ma gentille merlesse !

Pour te garder, je pris  
De plus grand soins encore,  
Quand un matin je vis  
Tes petits œufs éclore.  
Après ce doux moment,  
Que ton zèle et ta flamme

Pour tes petits, souvent  
Out attendri mon âme !

Reviens, charmant oiseau,  
Viens chasser de nouveau  
Mon ennui, ma tristesse,  
O ma merlesse,  
O ma gentille merlesse !

Cependant tes petits  
Avaient pris leur plumage,  
Un beau jour, je les vis  
S'envoler au nuage.  
Chaque soir, je croyais  
Qu'ils reviendraient encore,  
Mais je ne pus jamais  
Revoir l'essaim sonore.

Reviens, charmant oiseau,  
Viens chasser de nouveau  
Mon ennui, ma tristesse,  
O ma merlesse,  
O ma gentille merlesse !

Au nid de l'an dernier  
L'hirondelle est venue ;  
Toi, dans mon peuplier  
Je ne t'ai pas revue.  
Oh ! reviens par pitié  
Ma merlesse chérie,  
As-tu donc oublié  
La main qui t'a nourrie ?

Reviens, charmant oiseau,  
Viens chasser de nouveau  
Mon ennui, ma tristesse,  
O ma merlesse,  
O ma gentille merlesse !

J. B. Maréchal Bar de la

# PIERRE HERVART

PAR CARLE FIX.

LA NUIT DU 29 DÉCEMBRE 1838.

(Pour l'Album.)—Suite.



—EST justement pour cela que je suis venu, car il me faut un compagnon pour exécuter tout à fait mon plan, et je venais te demander si tu n'en connaissais pas un.

—Oui, j'en connais un, et un fameux par dessus le marché.

—Il faut qu'il soit brave.

—Il est brave.

—Discret.

—Il sera discret.

—Hardi et menteur, en cas d'arrestation.

—Il sera tout ce que tu voudras; maintenant commence ton récit.

Narcisse hésita un peu, puis il commença :

—Depuis quelque temps, je nourrissais le projet de m'enrichir aux dépens de mon bourgeois, mais je ne trouvais pas le moyen de voler les bijoux, sans être rejoint et pincé par la police, et tu comprends que j'aimais mieux retarder le coup que de le manquer.

Victor fit un signe d'assentiment.

— Ce soir, reprit Narcisse, j'allais refermer mon magasin comme d'habitude, lorsque je me mets à regarder les bijoux que je plaçais dans les écrins, puis, en les contemplant, le désir de les posséder s'empare de moi. Mais le moyen ?

Toujours ce maudit moyen.

J'allais donc partir, lorsqu'il me vint une idée. " Si je trouvais, me dis-je en moi-même, quelqu'un pour receler mon vol, ce serait bientôt fait; mais il faut tant de précautions. "

En effet, il faut de la discrétion, de la hardiesse dans l'exécution, de l'audace. Ne pourrais-je pas trouver quelqu'un qui possède toutes ces qualités là ?

" Oui, dis-je; et immédiatement j'ai pensé à toi "

Je prends sur-le-champ autant de bijoux que mes poches peuvent en contenir, et, au lieu de m'en aller souper, je m'en viens tout droit chez toi, et tu recelles le tout. Est-ce convenu ?

—Je crois bien. Et tu as les bijoux sur toi ?

—Oui.

—Oh bien, montre les moi.

—Tantôt.

—Non, tout de suite.

Narcisse ne refusa pas et montra tous les bijoux à Victor. Celui-ci les regardait avec admiration.

Il y en avait pour quatre ou cinq mille piastres.

Narcisse le laissa faire.

—Assez, dit-il, après un instant; maintenant causons affaire.

— C'est cela, fit Victor en déposant les bijoux sur son lit, causons affaire.

Et tout en parlant, il ne cessait de regarder avec avidité tout cet or.

Tu vas tout receler jusqu'à ce que nous fuyions, car nous allons fuir au plus tôt. Pourtant, il serait mieux de tout vendre avant que de partir.

—Et moi, je te conseille de ne pas fuir du tout, mais au contraire, de repaître demain au magasin, et d'avoir l'air de ne rien connaître de cette affaire.

—Ton conseil est peut-être bon, mais nous verrons plus tard.

Narcisse se défiait de Victor. C'est juste; entre voleurs, il y a beaucoup de sûreté à prendre.

—Cependant, hasarda Victor.

—Bah, fit Narcisse. Ce n'est pas la chose qui doit nous occuper le plus maintenant.

—Plus tard, plus tard, en voilà de jolis mots. Mais ce qui est bien certain, c'est que nous n'avons pas le temps d'attendre.

Narcisse ne put méconnaître la justesse du raisonnement de son complice.

Cependant, il hésitait encore.

Victor ne perdait pas de l'œil la figure de son interlocuteur.

—Après tout, reprit Narcisse, je crois que je vais suivre ton conseil, et je retournerai au magasin demain matin.

Victor ne put réprimer un mouvement de joie qui perça malgré lui sur toute sa figure.

Il espérait garder le tout et le partager avec sa mère, qui l'aiderait à s'en débarrasser.

Mais ce mouvement n'échappa pas à Narcisse, qui se prit à sourire en répétant la même phrase :

" Je crois que je vais suivre ton conseil. "

—Nous allons donc tout receler, dit Victor, et nous en débarrasser au plus vite.

—Oui, mais ce n'est pas tout; il faut trouver maintenant le recéleur achetant et payant.

—Oh ! quant à celui-là, c'est mon affaire.

—Et la mienne aussi, je crois.

Il faudrait qu'avant demain soir...

Ici Victor l'interrompit :

—Je connaissais bien le père Crusseux, dit-il, mais je ne sais plus où il demeure; peut-être ma mère le sait-elle, car nous allons admettre la bonne femme dans notre association; c'est une vieille rusée qui ne nous fera pas de tort, et qui n'aura pas peur de nous donner le mauvais exemple, et elle peut nous être d'une grande utilité.

—Comme tu voudras... Mais chut, je crois que quelqu'un nous épie. Va voir à la porte, Victor.

Mais au même instant la porte s'ouvrit, et donna passage à la mère de Victor.

Au lieu de servir la table pour le souper, poussée par la curiosité, la vieille était montée peu de temps après Narcisse, et elle avait entendu toute la conversation avec son fils. Lorsqu'elle entendit

que tous deux l'acceptaient dans leur complicité, la joie qu'elle en éprouva la trahit. Ne voulant pas que Victor ouvrit la porte et la trouvât à espionner, elle l'ouvrit elle-même et entra dans la chambre où se trouvaient les deux jeunes gens, en disant :

— « Ne craignez pas que ce soit moi qui vous découvre. J'ai entendu tout ce que vous avez dit, et vous allez voir que loin de vous nuire, je vais vous faire sortir d'une position, qui, si je ne me trompe, commençait à vous embarrasser un peu.

— J'avoue que vous avez raison, fit Narcisse.

— Eh bien ! nous allons arranger tout cela, dit la vieille ; demain prétexte une maladie, qui vous empêche d'aller au magasin. Demain matin de bonne heure, Victor et moi, nous vendrons le stock et nous.....

— Nous partons au plus vite, acheva Victor.

— Le niais ! s'écria la mère Dupuis, de même, tout le monde saurait que nous sommes les coupables.

— Mère Dupuis, j'accepte votre plan, dit Narcisse. Seulement, avant que de partir, pour prévenir le cas où vous vous sauveriez avec tout l'argent, vous allez me signer un billet dans lequel vous déclarerez que vous avez recelé des bijoux que vous saviez être volés, et dont vous avez partagé les profits avec le voleur.

— Comment ! de la défiance avec nous, Narcisse ! exclama la mère Dupuis.

— On est sûr de rien, répondit l'imperturbable enfant.

La vieille se tut ; elle ne put s'empêcher d'admirer la sage prévoyance de Narcisse.

— Après tout, reprit-elle, j'ai un meilleur plan, et qui ne nécessitera pas tant de cérémonies.

— Lequel ? demanda Narcisse.

— Le voici. Nous allons partir immédiatement après le souper, nous allons tout vendre ce soir, nous partageons ensemble, puis nous retournons chacun chez nous.

— Fort bien. J'aime mieux ce plan là ; mais il faudra que Victor m'accompagne pour briser les vitres et arracher les contrevents du magasin, afin que les gens croient que ce vol a été fait de nuit et avec effraction.

— Je l'accompagnerai, dit simplement Victor.

— Maintenant, allons souper, fit la mère Dupuis.

Il est inutile de dire que l'heure du souper était passée depuis longtemps.

Aussi : « Maintenant que l'heure du souper est passée, fit Narcisse, nous pouvons nous en passer tout à fait. D'ailleurs, quand on travaille à la besogne que nous faisons, il vaut mieux ne pas manger du tout. »

— Ce n'est pas logique, dit la mère Dupuis, mais c'est égal.

Maintenant, je vous conduis chez le père Crasseux, dont je connais la retraite. Nous vendons, nous prenons l'argent, Victor l'accompagne, et tout est dit. C'est vraiment charmant.

— Charmant ! s'écrièrent ensemble les deux jeunes gens.

En une seconde, la vieille s'était jeté un châle sur les épaules, et se rendait avec Narcisse et Victor chez le père Crasseux.

Le marché fut bientôt conclu.

Nous avons dit qu'il y avait des bijoux pour la valeur de quatre à cinq mille piastres.

Ils vendirent tout pour deux mille.

Quand le recéleur eut payé, il allait ouvrir la porte pour laisser passer les voleurs, croyant avoir terminé toute transaction avec eux, lorsque la mère Dupuis l'arrêta vivement.

— Pas si vite, pas si vite, dit-elle, ne serait-il pas libre de nous dénoncer et d'accepter une récompense, si l'on en promet une à celui qui trouvera les voleurs ?

— Que voulez-vous donc ? demanda le père Crasseux surpris.

— Que vous nous donniez à chacun de nous un reçu dans lequel vous direz que vous avez acheté ces bijoux, sachant qu'ils étaient volés.

— Volontiers, mais à condition que de votre côté, vous m'en signiez un, dans lequel vous déclarerez que vous m'avez vendu des bijoux volés. Car le danger de la récompense existe pour moi autant que pour vous.

— C'est bien, père Crasseux.

Le brocanteur se mit à écrire.

— Tenez, dit-il, après un instant, cela fait-il votre affaire ?

— Lis, Narcisse, dit la mère Dupuis, car je ne sais pas lire, moi.

Narcisse lut :

Je reconnais avoir acheté d'une femme nommée Dupuis, de Victor Dupuis, son fils, et de Narcisse Lafond, des effets en bijouterie pour la somme de \$2000.

Michel CRASSEUX.

— Cela vous va-t-il ? demanda Crasseux, après que Narcisse eût fini de lire

— Oui, dit la vieille.

Comme elle le lui avait demandé, le recéleur avait écrit trois reçus, un pour elle, un pour son fils et l'autre pour Narcisse

— A votre tour maintenant, dit le brocanteur.

— C'est juste, fit Narcisse, et il écrivit :

Nous reconnaissons avoir vendu pour la somme de \$2000, des bijoux que nous avons volés. Nous les avons vendus au père Crasseux.

Narcisse LAFOND,  
Madeleine DUPUIS,  
Victor DUPUIS.

Quand était venu le tour de la mère Dupuis, elle s'était objectée, prétextant, qu'elle ne savait pas plus écrire que lire.

— Qu'à cela ne tienne, dit Narcisse, je vais conduire votre main, et la vieille s'était exécutée de bonne grâce à la demande de l'apprenti bijoutier.

— Maintenant partons, dirent ensemble les deux voleurs et la mère de Victor.

Et ils se séparèrent.

Narcisse et Victor s'en allèrent d'un côté et la mère Dupuis d'un autre, chacun emportant la somme qui lui revenait de cette entreprise faite en commun.

Les deux vagabonds furent bientôt rendus devant le magasin de bijouteries.

Ils ôtèrent d'abord un morceau de l'un des contrevents.

Mais la police les avait entendus, et aussitôt trois ou quatre mouchards arrivèrent rapidement.

Quelquefois l'on serait tenté de croire qu'il y a une Providence pour les méchants,

Toujours est-il que, soit effet de la Providence ou du hasard, des hommes avaient travaillé toute la journée à nettoyer les canaux dans la rue.

Un grand trou offrit un asile à nos deux malfaiteurs, qui s'y blottirent en silence.

Les hommes de police ne pensèrent pas d'y regarder.

Après une demi-heure de veille, n'entendant aucun bruit, ils retournèrent.

Alors Narcisse et Victor sortirent, ôtèrent tranquillement le reste du contrevent et brisèrent les vitres avec des pierres.

A ce bruit, la patrouille revint de nouveau, mais

les voleurs avaient pris leurs jambes au cou, comme on dit, et n'ayant plus rien à faire, ne cherchèrent pas d'abri sous les pavés.

Le lendemain, Narcisse fut arrêté, mais il fut acquitté, personne n'étant capable, de prouver le crime donc il était accusé, excepté ceux qui avaient intérêt à se taire.

Il partit, aussitôt après sa mise en liberté, avec Victor et sa mère pour venir à Montréal,

Son nom étant trop connu, depuis le procès, il le changea contre celui d'Edmond Narceau, nom qu'il portait quand nous l'avons présenté au lecteur.

Comme il avait un certain capital, (il avait gardé pour lui les deux tiers du vol de New-York, il ouvrit un bureau de courtier.

Mais la mère Dupuis et Victor ne changèrent pas leurs habitudes, quoiqu'ils eussent assez pour vivre avec confort.

Ils ouvrirent dans le faubourg Québec, à Montréal une ignoble auberge, où se réunissait la gent la plus crapuleuse, et qu'ils occupaient encore le lendemain de cette représentation du cirque, qui avait failli être si funeste aux héros de cette histoire.

## XI.

### A VOLEUR, VOLEUR ET DEMI.

Il y avait environ une demi-heure que Victor était arrivé chez Narcisse, nous voulons dire chez Edmond Narceau, puisqu'il avait pris ce nom, lors que Puivert partait de l'Hôtel Rasco pour s'y rendre.

Les contrevents du bureau n'étaient pas encore ôtés. Edmond avait cru prudent de laisser son bureau fermé, pendant qu'il négocierait avec Puivert, car il ne voulait pas être dérangé.

Cependant il avait ôté un panneau, pour voir arriver le fermier de M. Darcy.

Il guettait son arrivée avec Victor, derrière le comptoir, qui se trouvait vis-à-vis de la fenêtre.

A l'extrémité du bureau d'Edmond, il y avait une porte de communication avec le reste de la maison. Cette porte était perpendiculaire au comptoir, et opposée à la seule fenêtre du bureau, et conduisait à un petit passage à gauche duquel était une vaste chambre.

Dans le corridor, était une cave si hermétiquement fermée par une forte trappe de fer, qu'il était impossible à ceux qui étaient en dehors, d'entendre ce que l'on faisait en dedans. De plus, pour amortir tout bruit, le vigilant Edmond avait fait bourrer la trappe en dedans, et il avait si bien réussi, que la décharge d'un pistolet, ne parvenait aux étages supérieurs que très-faiblement.

A toutes ces précautions, on peut facilement retrouver le petit Narcisse dans Edmond Narceau.

—Narcisse disait Victor, qui ne s'était pas encore habitué à l'appeler par le nom qu'il s'était donné, Narcisse, je crois ton fermier au moment d'arriver; guettons mieux. Il est tantôt dix heures, et c'est l'heure à laquelle il doit venir.

—Ne t'inquiète pas, répondit Edmond, je fais bonne garde.

—A propos, comment as-tu su que cet homme était le fermier de M. Darcy ?

—Ça, c'est mon secret.

—Fort bien, je ne t'en demanderai pas d'avantage sur ce chapitre là, mais je désirerais savoir si c'est toi qui lui as ordonné de descendre à Montréal, ou si c'est M. Darcy lui-même.

—C'est monsieur Darcy.

—Mais alors comment savais-tu qu'il devait prendre les chars ce matin-là ?

—Mais ce que tu me demandes là, c'est la même question que tu me faisais tout à l'heure sous une autre forme.

—Cependant....

—Tiens. Ecoute, je ne te cacherai rien ; tu es un bon ami, et d'ailleurs il n'y a dans cette affaire rien qui puisse me compromettre bien gravement.

—Ah ! Voilà qui est parler ! j'écoute.

—C'est tout simple. Tu sais que je suis en assez bons termes avec l'opérateur du télégraphe à Sainte Anne. Un soir que je veillais avec lui dans son laboratoire, il reçut un télégramme de M. Darcy, mandant Puivert sur le champ. Là-dessus, je me mets à questionner l'opérateur qui ne se doute de rien. Il me dit que Puivert est un cultivateur de Ste Anne, et qu'il est aussi le fermier de M. Darcy, lequel possède quelques terres voisines des siennes. Après cela, je quitte l'opérateur, et je vais m'informer tranquillement quand Puivert part pour Montréal.

J'apprends qu'il doit partir le lendemain. Je fais mes préparatifs en conséquence, et tu sais le reste.

—A la bonne heure, je comprends maintenant.

—Il est temps, car voilà Puivert qui vient.

Effectivement Puivert arrivait, pour retirer de l'argent.

Il était si préoccupé de son affaire d'or, comme il disait, qu'il ne s'aperçut que le bureau était fermé, que lorsqu'il chercha la porte pour y entrer.

Il commençait à se décourager, quand Edmond ouvrit la porte.

—M. Puivert, dit-il, j'étais au moment de croire que vous alliez manquer votre engagement. Je vous attends depuis une demi-heure.

—Blagueur ! fit Puivert, c'est à peine si vous ouvrez votre magasin.

Et il entra.

Avant que Narceau eût eu le temps de lui adresser la parole de nouveau, il machonna tout bas : "M. Darcy avait donc bien peur de cet anneau d'or ; heureusement, il n'a plus rien à craindre, car le jeune homme n'en avait pas."

Il pensa la fin de sa phrase, il n'eut pas le temps de la dire, car Edmond s'était hâté de reprendre la parole.

—Pardon, j'allais le fermer, dit-il en faisant allusion à son bureau, que le fermier n'avait pas trouvé ouvert. Je vais à la campagne, et comme je n'ai pas de commis depuis quelque temps, je vais être obligé de laisser mon bureau fermé, toute la journée.

—Alors, c'est autre chose. Je me rétracte.

—Bien, bien, fit Victor qui n'avait encore rien dit, fais tes affaires avec Monsieur, Edmond, et dépêchons-nous.

—C'est cela ; mais viens donc m'aider à soulever cette trappe, car, tu sais, ajouta Edmond en souriant, que je mets toujours mon argent dans la cave.

Victor avait compris.

En un bond, il fut auprès d'Edmond, que Puivert n'avait pas quitté d'un pas.

Ce dernier ne se défait aucunement ; il leur aida même à soulever la trappe.

Edmond descendit le premier, puis Puivert le suivit : Victor qui venait le troisième, eut le soin avant que de descendre, de bien fermer la porte de fer.

Il y avait quelques chaises dans la cave, qu'ils se partagèrent.

(A continuer.)

## LE DOCTEUR NOIR.

(Suite.)

XXIII.



INSI que nous l'avons dit, Jootha Maddub avait en lui quelque chose de très-séduisant. Sa douceur, sa timidité, son ignorance absolue de certaines choses lui donnaient je ne sais quoi d'étrange et de naïf qui intéressait en sa faveur. Il avait fini par faire connaissance avec Cécile et avec Emma, qui avaient acquis, durant leurs voyages, plus de hardiesse et d'indépendance que n'ont d'habitude les jeunes Françaises de leur âge. Juliette cherchait à les en corriger, mais cela était difficile à cause de M.

Novéal qui prenait toujours leur parti et se fâchait sérieusement quand on les grondait. Heureux d'avoir trouvé un camarade si bon et si obligant, qui lui cédait en tout, malgré leur différence d'âge, Frédéric aurait toujours voulu garder Jootha Maddub à ses côtés. Avec lui, du moins, il n'avait pas à redouter de rivalité, tandis que parmi les cadets anglais, il aurait bien pu rencontrer un trop grand admirateur de Mlle Cécile, dont il était jaloux comme un petit lion.

Déjà femme par le cœur comme par l'apparence, Cécile aimait son cousin d'un amour soumis, profond et dévoué. Quant à Jootha Maddub, elle éprouvait pour lui une sorte d'amitié mêlée de compassion. Elle s'apercevait fort bien que le jeune homme adorait Emma, et comprenait aussi que celle-ci n'aimerait jamais Jootha Maddub que comme un ami. La seule pensée qu'on pût lui prêter d'autres sentiments à l'égard d'un Indou à peau cuivrée aurait suffi pour exciter l'indignation et la colère d'Emma. Un soir, la bombe éclata. Jootha Maddub, qui ne savait qu'inventer pour témoigner à Mme Mazeran ainsi qu'à ses filles sa reconnaissance de leur bon accueil, apporta à ses jeunes amies trois bagues d'un travail exquis. Sur le regard de leur mère, Emma et Cécile refusèrent, tout en remerciant gracieusement Jootha Maddub de son attention. Le pauvre garçon, ne sachant pourquoi on refusait ses présents, resta si interdit et si désolé que la bonne Juliette en eut pitié. Elle se hâta de lui expliquer que les usages Européens ne permettaient pas aux jeunes filles d'accepter des cadeaux de ce genre.

—A moins que ce ne soit d'un mari, ajouta Savinien, moitié par bêtise, moitié par méchanceté.

Sans être précisément amoureux de ses cousines, il était jaloux de tous les gens à qui elles faisaient bon accueil.

—Ainsi, mon jeune ami, ajouta-t-il, voyez celle que vous choisissez.

On se mit à rire. Le regard passionné de Jootha Maddub se fixa une seconde sur Emma pour s'attacher ensuite sur Juliette, à qui ses yeux suppliants

semblèrent demander grâce pour son audace. Le pauvre garçon s'était trahi.

—A quand le mariage ? demanda Savinien à Emma, tandis que Mme Mazeran cherchait à détourner la conversation.

—Quel mariage ? murmura Emma, qui comprenait fort bien.

—Le tien avec ce jeune Apollon cuivré.

Emma, qui n'était point patiente de sa nature, se fâcha tout rouge.

—Je plaisentais, reprit Savinien.

—Eh bien ! je trouve ta plaisanterie de mauvais goût. Je n'aime pas qu'orome tourne en ridicule.

—Est-ce te tourner en ridicule que de dire que Jootha Maddub est fort galant pour ta sœur et pour toi, pour toi surtout, et que vous le recevez toutes deux comme une vieille connaissance ? Je ne suis pas, du reste, le seul qui ait fait cette remarque.

—Ah ! vraiment ?

—M. Fleury Dickson s'étonnait l'autre jour comme moi de cette subite intimité entre une Européenne et un Indou.

—Ah ! M. Dickson trouvait cela singulier, murmura Emma, qui rougit jusqu'au blanc des yeux.

M. Dickson était un lieutenant d'artillerie, fort beau garçon de sa personne et d'une grande bravoure. Il avait trouvé moyen de se faire présenter à Sir Richard, et les demoiselles Bartelle ne sortaient guère sans le rencontrer sur leur chemin. Il était de bonne famille, mais sans fortune. Ses chefs en disaient beaucoup de bien et il était fort estimé de ses camarades. Il détestait Jootha Maddub, qui ne lui avait pourtant jamais fait aucun mal. De son côté, le fils du zemindar fronçait involontairement les sourcils lorsqu'il voyait paraître le brillant officier.

L'opinion de M. Dickson avait probablement quelque importance pour Emma, car la jeune fille resta toute rêveuse.

Quelques minutes après, tandis qu'on prenait le *tif fin* (collation) sous un berceau de verdure dans le jardin, on annonça le lieutenant d'artillerie. Emma devint toute rouge. Jootha Maddub, qui ne la quittait pas des yeux, fit un geste de colère en voyant l'officier anglais, et s'empara bien vite d'un siège qui restait libre à côté d'Emma.

En apercevant son rival assis auprès de la jolie Française, Dickson se mordit les lèvres. Un instant après, il s'assit à côté de deux jeunes Anglaises, fort jolies l'une et l'autre, vis-à-vis desquelles Savinien s'évertuait à faire l'aimable. L'esprit n'étant pas le fort de M. Guitarnan, il avait recours, pour amuser ses interlocutrices, à ces historiettes, à ces *cancans*, puisqu'il faut dire le mot, qui forment le fond de bien des conversations de salon. Quand, avec quelques petits scandales et quelques railleries, il avait trouvé moyen de faire sourire les personnes avec lesquelles il causait, il se croyait l'homme le plus spirituel du monde. En ce moment il avait entrepris le pauvre Jootha Maddub, et racontait avec force enjolivements la déconvenue que le jeune Indou venait d'éprouver

à propos de ses cadeaux. Les deux *miss*, en vraies Anglaises qu'elles étaient, se récrièrent sur l'audace de ce *monsieur en chocolat*, comme l'appelait Savinien. Ce dernier était plus bête que méchant, mais il se grisait par ses propres paroles, et afin de paraître aimable et spirituel il aurait vendu toute sa famille.

—Entre nous, disait-il au moment où le lieutenant Dickson entra, je crois que Jootha Maddub est amoureux de ma cousine.

—Oh ! vraiment ! oh ! pouvez vous dire cette chose ? murmura *miss Margaret* en élevant la voix afin d'être entendue de M. Dickson, pour qui on l'accusait d'éprouver un tendre sentiment.

Les deux sœurs se récrièrent si bien et répétèrent si souvent les noms d'Emma et de Jootha Maddub, que M. Dickson ne tarda pas à demander de quoi il s'agissait. Nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'après quelques simagrées, on s'empressa de le mettre au courant, et qu'on ne manqua pas d'amplifier l'amplification de M. Guitarnan. Dickson rougit, pâlit et fit de vains efforts pour dissimuler sa contrariété. Il était fort intelligent et fort brave, le digne garçon ; mais, hors de son service et du champ de bataille, il était d'une timidité déplorable. Sentant qu'on lisait trop aisément dans son cœur et craignant qu'on ne se moquât de lui, furieux et maladroit comme un jaloux, il ne resta chez M. Novéal que quelques minutes et ne parla qu'aux deux Anglaises. En partant, à peine dit-il adieu à Emma, qui le suivait tristement des yeux et qui était devenue pâle en l'entendant dire à quelqu'un qu'il allait faire son possible pour obtenir un congé afin d'aller en Angleterre.

D'autant plus contrariée du départ et de la froideur de M. Dickson qu'elle en devinait la cause et qu'elle s'était fort bien aperçue des sourires moqueurs des deux Anglaises et de Savinien, Emma s'en prit au pauvre Jootha Maddub de tous les ennuis qu'elle éprouvait et dont il était la cause indirecte. Elle, d'habitude si douce et si gracieuse, elle fut ce jour-là si froide et même si maussade, que le jeune Indou en resta interdit et désolé,

—Que vous ai-je donc fait ? demanda-t-il avec tristesse.

—Mais rien, répondit-elle avec impatience, en se levant pour suivre les autres personnes qui se disposaient à se retirer.

—Alors, pourquoi me traiter ainsi ?

—Comment ?

—Vous me répondez à peine, vous ne m'écoutez pas... vous me regardez d'un air si froid, si glacé !...

—Mais, non.

—De grâce, dites-moi en quoi je vous ai offensée. Je ne connais pas tous vos usages, moi, j'ai pu commettre quelque maladresse. Puis, quand je suis auprès de vous, je ne sais plus ce que je fais. Ma tête se perd, surtout quand je vois arriver cet officier anglais.

—Monsieur !...

—Eh bien ! oui. Je le déteste, cet officier

—Pourquoi ?

—Parce qu'il vous aime.

—Ah ! fit Emma. Vraiment, ajouta-t-elle aussitôt, vous me tenez-là des discours qui ne sont pas convenables, monsieur, et j'ai le droit de m'étonner que vous vous permettiez...

—Ah ! pardonnez-moi, mademoiselle, pardonnez-moi, dit le pauvre garçon. Est-ce ma faute si je vous aime, moi aussi ?

—Vous ! s'écria Emma avec un accent de surprise indignée, dont Jootha ne comprit que trop la signification.

—Vous ! un homme de couleur, vous vous per-

mettez de m'aimer et de me le dire," telle était évidemment la pensée d'Emma. Si la jeune fille ne l'avait pas formulée plus nettement c'était par bonté, et pour ne pas humilier le fils du zemindar.

Il avait saisi la main d'Emma. Elle la lui retira vivement et courut rejoindre sa mère.

—Qu'y a-t-il donc ? demanda Juliette, qui remarqua tout de suite l'émotion de sa fille.

Emma lui raconta ce qui venait de se passer.

—Ne parle de cela à personne, mon enfant, dit Mme Mazeran. Je ferai en sorte que pareille chose ne se renouvelle plus.

—Ne le gronde pas trop, je t'en prie, maman, dit Emma dont la bonté naturelle reprenait la dessus.

—Rentre avec ta sœur, répondit Juliette. A bientôt.

La jeune femme revint sur ses pas pour parler à Jootha Maddub, qui était resté au jardin. Elle l'aperçut de loin, couché sur un banc et la tête cachée entre ses mains.

—Jootha Maddub, dit Juliette, voyant qu'il ne l'avait pas entendue arriver.

Il leva brusquement la tête. De grosses larmes brillaient dans ses yeux et roulaient le long de ses joues. Il avait l'air si malheureux que Juliette en eut pitié.

—Jootha Maddub, dit-elle cependant, j'ai des reproches à vous faire.

—Il se jeta à ses pieds.

—Pardonnez-moi, madame, dit-il, pardonnez-moi ! J'ai eu tort. Mais je suis si malheureux et je l'aime tant !

Mme Mazeran le força de se relever et de s'asseoir sur le banc à côté d'elle. La jeune femme avait trop de tact et de générosité pour ajouter encore par ses reproches au désespoir de ce pauvre enfant. Une femme de cœur est toujours indulgente pour une passion vraie. Elle comprenait d'ailleurs qu'on n'avait pas le droit de se montrer aussi sévère vis-à-vis d'un Indou, étranger aux convenances et aux usages européens, qu'on l'eût été envers un Français ou un Anglais.

Elle s'assit à côté de Jootha Maddub et employa tout son esprit et tout son cœur à faire comprendre au pauvre garçon les obstacles insurmontables qui s'élevaient entre lui et Emma. Il convenait de tout ; mais au moment où Mme Mazeran le croyait convaincu, sinon résigné, il éclatait en sanglots et répétait : " Mais je l'aime ! je l'aime tant ! " d'une voix si désespérée, que Juliette avait les yeux remplis de larmes. Ce fut bien pis quand elle essaya de lui faire comprendre que désormais il ne devait plus revoir Emma.

—Je ne lui parlerai plus de mon amour, je vous le jure, disait-il les mains jointes ; je vous obéirai en tout, madame... mais, de grâce, que je puisse au moins la voir quelquefois.

Le cœur de Juliette ne plaidait que trop pour Jootha Maddub, mais la raison était là qui combattait contre lui, et qui devait être la plus forte.

Tandis que Mme Mazeran cherchait à calmer le jeune Indou, quelqu'un apparut tout à coup à côté d'eux : c'était le zemindar, qui était arrivé si doucement qu'on ne l'avait pas entendu.

—Qu'a-t-il donc ? s'écria-t-il en voyant le désespoir de son fils.

Mme Mazeran lui raconta ce qui venait de se passer.

—Et maintenant on me défend de revoir Mlle Emma, dit Jootha Maddub. Vous comprenez, mon père ! ne plus revoir celle qui est mon soleil, ma vie... Mon père ! vous connaissez mon caractère ;



eh bien ! je vous jure par les fleuves sacrés que je mourrai si je ne vois pas Mlle Emma.

—Vous l'entendez, madame, murmura le zemindar.

—Je le plains de toute mon âme, répondit Juliette.

—Il tiendra son serment, je ne le sais que trop.

—Je vous jure que mon cœur saigne de me montrer si rigoureuse, mais je ne puis agir autrement.

—Laissez-nous seuls, mon enfant, dit le zemindar en faisant signe à Jootha Maddub de s'éloigner.

—Mon père...

—Laissez-nous.

Le jeune Indien s'inclina devant Mme Mazeran et s'éloigna lentement.

—Pauvre enfant ! murmura Juliette en le suivant d'un œil attendri.

—Madame, dit le zemindar, je connais le cœur de mon fils. Rien au monde ne le guérira de son amour. S'il n'épouse pas votre fille, il mourra.

—Oh ! non !

—Il mourra. Ah ! croyez-vous donc que nous autre Indous nous aimions à la façon de ces poupées anglaises dont le cœur est sanglé par l'étiquette comme leur corps par l'uniforme ? Non, il y a autant de différence entre leur amour et le nôtre qu'entre le pâle soleil qui réchauffe à peine leurs campagnes, et l'astre de feu qui brûle nos forêts. Quand nous aimons une femme, il nous la faut, dussions-nous la payer de tout notre sang, de toute notre vie !

En parlant ainsi, Narain-Sagore, oubliant sa prudence naturelle, regardait Juliette avec de tels yeux qu'elle comprit aussitôt que c'était sa propre cause et non plus seulement celle de son fils que plaïdait le zemindar. Elle rougit et se leva. Lui aussi comprit qu'il était deviné.

—Eh ! bien oui, s'écria-t-il, oui, c'est pour moi que je parle, c'est ma cause que je défends. Je vous aime !... Ah ! restez... restez, car je jure par Siva que nul homme et que nul pouvoir au monde ne m'empêcheront de vous dire aujourd'hui l'amour qui dévore mon cœur. Je vous aime, madame, et pour un sourire de vous je donnerais... Ecoutez ; la jeunesse et la beauté ne durent pas toujours, mais la fortune et les honneurs nous sont plus fidèles. Voulez-vous le plus splendide palais de la splendide Delhi, les plus riches bijoux de la terre, voulez-vous régner en souveraine sur une contrée tout entière ?... Un regard, un sourire de vos lèvres de rose, et tout est à vous.

Immobile comme une statue, pâle et les yeux baissés pour fuir les regards brûlants du zemindar, Juliette se demandait comment faire pour éviter une scène qui aurait pu devenir terrible entre des gens du caractère de Narain-Sagore, de M. Novéal et de Valentin. Maintenant que le zemindar avait brûlé ses vaisseaux et laissé éclater son amour, elle connaissait trop bien cet homme pour ne pas savoir qu'il ne reculerait désormais devant rien, pas même devant un crime, pour arriver jusqu'à elle.

Emporté par l'orage qui grondait dans son cœur, le zemindar se méprit un moment sur le motif de ce silence.

—Juliette ! murmura-t-il en saisissant la main de la jeune femme.

Elle la retira avec un mouvement de colère et de répulsion ; son regard dédaigneux et courroucé sembla écraser le vieil Indien du poids de son mépris.

—Sortez ! lui dit-elle, et ne reparaissez plus devant moi !

Elle prononça ces paroles avec tant de dignité

et d'énergie, qu'il resta atterré pendant quelques secondes.

—Ainsi, vous m'avez chassé ! murmura-t-il d'une voix qui tremblait de fureur.

—Oui.

—Souvenez-vous, madame, qu'aujourd'hui vous avez été sans pitié pour mon fils et pour moi.

—Je plains votre fils de tout mon cœur, et je fais des vœux sincères pour qu'il trouve parmi ses compatriotes le bonheur et l'affection qu'il mérite.

—Et moi ?

—Vous, monsieur, vous ne m'inspirez qu'un seul sentiment : le mépris !

—Par Siva ! murmura le zemindar en portant la main à la poignée de son damas.

—Encore un assassinat ! dit Juliette d'une voix calme et hautaine.

Il eut un moment d'hésitation ; puis, reprenant peu à peu son sang-froid, il dit avec une froide énergie qui effraya la jeune femme plus que ne l'avaient fait ses emportements.

—Morte ou vive vous m'appartiendrez. Je le jure par les fleuves sacrés du Gange et de la Jumna.

En parlant ainsi, il étendit la main vers Juliette comme pour donner plus de solennité à son serment. Il s'éloigna ensuite d'un pas lent et mesuré, sans que rien désormais dans sa personne et sur sa figure révélât l'orage qui grondait au fond de son cœur.

Cette colère froide et contenue épouvanta Mme Mazeran. Elle comprit quelle devait être la force d'un homme capable de se dominer ainsi. Elle resta toute soucieuse, ne sachant ce qu'elle devait faire. Fallait-il tout avouer à son mari ? N'était-il pas à craindre, que dans le premier élan de sa colère, il ne se portât à quelque extrémité contre Narain-Sagore ? Devait-elle prendre pour confident M. Novéal ou sir Richard ? Le même écueil était à redouter avec ces deux hommes, habitués à considérer les Indous à peu près comme les créoles regardent les nègres. Il était probable qu'ils seraient presque aussi indignés que Valentin, et que, comme lui, ils s'exposeraient à tout pour châtier le zemindar.

—Qu'avez-vous donc ? lui dit Valentin, qui la vit triste et préoccupée.

—Rien, dit-elle.

—Juliette ! murmura-t-il en la menaçant du doigt.

Elle finit par lui tout avouer. Elle avait à peine terminé, que Valentin sortit en courant. Il saisit une cravache, monta sur un cheval que le syec d'un officier tenait en main devant la porte, et partit au triple galop. Deux minutes plus tard, il rejoignait Narain-Sagore, le dépassait, et, se retournant sur la selle, lui cinglait la figure de sa cravache. Le coup était si rudement appliqué qu'il traça un sillon sur la figure du zemindar.

## XXIV

Jootah Maddub et les serviteurs indous de Narain-Sagore s'élançèrent sur M. Mazeran, qui n'avait d'autre arme que sa cravache.

—Arrive, chien ! s'écria-t-il.

Poussant son cheval contre les domestiques, il arracha la lance d'un de ces hommes, dont il se servit comme d'un bâton, et il eut bientôt mis toute l'escorte en déroute.

Quant à Jootha Maddub, son père avait saisi le cheval du jeune homme par la bride et le maintenait de force auprès du sien. Dès qu'il ne trouva plus de résistance, et que, par conséquent, il eut le temps de rentrer en lui-même, Valentin regret-



ta la violence à laquelle il s'était laissé entraîner par son premier mouvement de colère. Après un moment d'hésitation, il tourna bride et revint au palais de la bégum, honteux d'avoir frappé un homme de l'âge du zemindar. et chagrin d'avoir affligé le pauvre Jootha Maddub, pour lequel il éprouvait une véritable sympathie. Il redoutait aussi les remontrances que Juliette ne manquerait pas de lui faire, et qu'elle ne lui épargna pas, en effet. Quant à M. Novéal et à sir Richard, ils ne lui reprochaient que de n'avoir pas frappé assez fort. Juliette et Clémence eurent mille peines à empêcher M. Novéal d'aller trouver le zemindar pour compléter la correction.

—On n'aura pas du moins à me reprocher d'avoir frappé un homme plus vieux que moi, disait M. Novéal, puisque de brigand de Sagore est loin d'avoir mon âge. Vous ne sauriez croire quelle satisfaction ce serait pour moi de l'étriller comme il le mérite.

A partir de ce jour, Juliette vécut dans des transes continuelles.

—Tu as tort de te tourmenter ainsi, mon enfant, lui disait vainement M. Novéal. Je connais les Indous mieux que toi. Ils ne sont à craindre que lorsqu'ils se posent comme nos amis. Ils ont peur de tout, et surtout de la police anglaise. Tu comprends bien que si le zemindar causait maintenant le plus petit préjudice à l'un de nous, on commencerait par coffrer maître Narain Sagore, et son procès ne serait pas long. La seule bonne qualité que je reconnaisse aux Anglais de l'Inde, c'est de ne point laisser impunis les crimes commis contre les Européens.

—De grâce, quittons Delhi.

—Pas encore.

—Il n'y a plus désormais moyen d'arranger votre procès à l'amiable.

—Qui sait ? Notre homme d'affaires va s'en mêler, et nous verrons. Quel dommage que Valentin n'ait pas profité de l'occasion pour rouer de coups ce don Juan en chocolat, comme l'appelle Savinien. Enfin, espérons que la première fois il se rattrapera !

Huit jours environ après la scène que nous venons de raconter, Juliette et Clémence, qui étaient sorties en voiture avec leurs enfants, croisèrent une calèche dans laquelle se trouvait le zemindar. En les apercevant, il fit un mouvement aussitôt comprimé. Il les regarda fixement ; puis, au moment où les deux voitures passaient au près l'une de l'autre, il passa le doigt sur le sillon livide que la cravache de Valentin avait tracé sur sa figure. Mme Mazeran se sentit froid au cœur.

—Rentrons, dit-elle à Clémence, j'ai peur.

Quoique moins effrayée, Clémence partageait les appréhensions de sa cousine. Il était naturel de supposer, comme elles l'avaient fait, qu'il fallait renoncer à tout espoir d'accommodement relativement aux affaires de l'héritage. Il paraît qu'elles avaient mal jugé, car au lieu de retirer les concessions qu'il avait déjà faites, le zemindar en accorda de nouvelles.

Voilà le fruit du coup de cravache de Valentin, disait M. Novéal. C'est ainsi qu'on mène les Indous. Si Valentin avait triplé la dose, le procès serait peut-être fini.

—Eh bien ! répondait Juliette, moi je crois que toutes ces concessions ne sont qu'apparentes, et que Narain Sagore n'a qu'un but.

—Lequel ?

—Celui de nous retenir à Delhi.

—Pourquoi ?

—Je l'ignore ; mais je suis sûre que je devine sa pensée.

La semaine suivante, de vagues rumeurs se répandirent dans la ville. On parlait de nouvelles tentatives des *saints*, c'est-à-dire des officiers anglais qui voulaient à toute force prêcher et convertir les Indous. On disait aussi que l'annexion du royaume d'Oude aux possessions de la Compagnie avait grandement mécontenté les populations voisines. Enfin on ajoutait que les cipayes refusaient à certains endroits de recevoir les nouvelles cartouches qu'on leur distribuait, sous le prétexte, vrai ou faux, qu'elles avaient été frottées avec de la graisse de bœuf, disaient les uns, avec de la graisse de porc disaient les autres, pensant probablement que cette dernière circonstance déciderait les mahométans à se joindre aux Indous pour résister aux autorités militaires. Quelques-unes de ces tristes nouvelles ne tardèrent pas à se confirmer. On apprit de source certaine que les cipayes en garnison à Meerut (à soixante milles environ de Delhi) venaient de se révolter et qu'ils avaient massacré leurs officiers européens. Une grande fermentation régnait malheureusement parmi les indigènes. Ils formaient partout des groupes nombreux et causaient avec vivacité des événements du jour. Les brahmines et les fakirs les excitaient en dessous. Des colporteurs mystérieux, venus on ne sait d'où, couraient de groupe en groupe, et la foule s'amassait autour d'eux.

—Il faut sauver la religion ! Tel était le cri général.

Quelques Anglais, qui passaient isolément dans les faubourgs, furent hués par la population, insultés, frappés et obligés de prendre la fuite pour ne pas être massacrés.

Dans la matinée, le bruit se répandit tout à coup que Graves avait été abandonné par ses troupes, qui s'étaient réunies aux insurgés de Meerut, et qu'on avait exterminé tous les officiers et soldats européens. Des rassemblements tumultueux se formaient de tous côtés dans la ville.

*Din, din, din !* pour la religion ! criaient les groupes, qui devenaient plus hardis.

Les trompes discordantes des fakirs commençaient à se faire entendre. Les musulmans se réunissaient avec les Indous de Brahma, et chaque Européen qui passait était accueilli par des huées et des malédictions. En plein jour et dans l'une des rues les plus populeuses, quelques *civilians* furent jetés à bas de leur cheval et battus. On comprend quelle inquiétude devait régner en ce moment dans le palais de M. Novéal. Ce dernier connaissait assez le caractère des Indous pour voir que les circonstances étaient graves, et que la révolte marchait à pas de géant.

—La religion s'en mêle, dit-il à Juliette, et quand il s'agit de leurs dieux, les Indous deviennent enragés.

Ce qui effrayait le plus Mme Mazeran au milieu de tous ces dangers, c'était la haine de Narain-Sagore. Elle sentait qu'il devait être pour quelque chose dans tout ce mouvement. Plus d'une fois, elle avait entendu dire à des officiers que le zemindar exerçait une grande influence sur ses compatriotes. Elle savait qu'il n'oublierait ni ses dédains, ni le coup de cravache de M. Mazeran, et dès que son mari sortait, elle était dans des transes affreuses.

—Quittons Delhi, disait-elle. A quoi notre présence sert-elle désormais puisqu'on n'a pas d'arrangement à espérer ? Ici, je meurs d'inquiétude. Au nom du ciel, partons !

—Il est à craindre que les campagnes voisines

nes soient dans le même état d'exaspération que la ville, faisait observer M. Novéal. Je voudrais comme toi que nous soyions loin de Delhi ; mais je crois que, pour le moment, le plus sûr est encore de rester.

Lorsque le bruit se répandit que Graves avait été battu par les insurgés et abandonné par ses soldats, sir Richard prétendit que c'était impossible.

—Je vais savoir ce qui en est dit-il en prenant son chapeau pour sortir.

Valentin voulait l'accompagner, mais Juliette, toute en larmes, se jeta à son cou en le suppliant de rester. Il avait donné assez de preuves de sa bravoure pour qu'on ne pût l'accuser de poltronnerie, et il céda, quoiqu'à regret, aux instances de sa femme. Joseph Furetal sortit avec sir Richard. Depuis quelque temps, Joseph était resté dans l'ombre. Le jeune homme passait sa vie au travail. Non-seulement il apprenait tout ce qu'on enseigne dans les collèges, mais de plus il s'était mis en tête de devenir militaire. En conséquence, il étudiait spécialement les mathématiques et l'histoire, et dévorait tous les ouvrages de stratégie qui lui tombaient sous la main. On ne le voyait guère qu'aux heures des repas et quelquefois le soir. Encore fallait-il que l'un ou l'autre de ses amis allât le relancer et l'arracher à ses travaux. Du moment qu'un danger quelconque menaçait sa famille d'adoption, Joseph laissa tout de côté pour veiller sur ses amis.

## XXV.

En sortant, sir Richard et Joseph remarquèrent des groupes nombreux d'indigènes qui, se tenant à quelque distance, semblaient surveiller le palais de M. Novéal. Quelques fakirs, armés de leurs gros bâtons ferrés, avaient l'air de commander aux autres Indous.

Ceci m'a tout l'air d'un petit corps d'observation envoyé par notre ami le zemindar, dit Joseph.

—Cela se pourrait bien, répondit sir Richard, car ces Indous restent à la même place au lieu de s'agiter comme les autres.

—Voyons un peu ce qu'ils nous diront, fit Joseph en marchant droit aux indigènes.

Quelques-uns de ceux-ci s'avancèrent vers les Européens avec des intentions évidemment des moins bienveillantes, mais d'autres Indous les saisirent par le bras et les ramenèrent en leur parlant avec animation.

—Décidément, ce n'est pas à nous qu'ils en veulent murmura Joseph.

—C'est probablement à Mazeran, dit sir Richard.

—Si nous allions trouver ce vieux coquin de zemindar ?

—Pourquoi faire ?

—Pour l'empoigner et le garder comme otage.

—L'idée n'est pas mauvaise, dit sir Richard après un instant de réflexion, mais il doit être sur ses gardes, et on ne nous laissera point pénétrer jusqu'à lui.

—Essayons toujours.

—Ils se présentèrent à la porte du palais de Narain-Sagore. Le durwan répondit que son maître était absent depuis trois jours.

—Et Jootha Maddub ? demanda Joseph.

—Il est parti avec le sahib.

Les deux Européens se retirèrent.

—Le croyez-vous véritablement absent ? demanda sir Richard à son compagnon.

—Non. Mais comment arriver jusqu'à lui ?... Tenez, sir Richard, je ne suis certes pas un trem-

bleur, mais je vous avoue que je partage l'opinion de Mme Mazeran.

—En quoi ?

—Je voudrais qu'à tout prix on quittât immédiatement cette ville. Regardez autour de vous cette population qui nous dévore des yeux, qui nous maudit et nous insulte déjà. Pour moi, Delhi est comme une mine qui la moindre étincelle suffira désormais pour faire éclater.

On eût dit en effet qu'une nouvelle population avait remplacé celle qu'on rencontrait d'habitude dans les rues de Delhi. Des hommes à figure hideuse surgissaient de tous côtés. Plusieurs avaient des armes qu'ils n'avaient certes pas achetées de leur argent. A chaque instant, sir Richard et son compagnon étaient insultés, bousculés. Ils rencontrèrent plusieurs familles d'indigotiers européens des environs de Delhi qui venaient se réfugier dans la ville pour échapper aux outrages des *ryots* (paysans). Bientôt, il fut impossible aux deux Européens de percer la foule qui les entourait et qui commençait déjà à les maltraiter.

Un vieil officier anglais qui essayait à ce moment de se frayer un passage pour arriver au palais du Mogol, aperçut sir Richard et courut à lui.

—Vous allez vous faire écharper par ces énergumènes, mon cher ami, lui dit-il. Rentrez bien vite et tâchez, si vous m'en croyez, de ne pas laisser vos dames dans votre habitation, qui est trop isolée pour échapper au pillage.

—Où les conduire ?

—Réunissez tous vos domestiques, mettez les femmes au milieu, puis dirigez-vous vers la tour du Pavillon. Là, du moins, elles seront en sûreté. Adieu.

—Où allez-vous ?

—Porter un message au palais du grand-Mogol.

—Vous serez égorgé en route.

—Je le crains ; mais le devoir est là. Que Dieu nous protège, mon pauvre ami !

Il serra la main de sir Richard et disparut dans la foule en se frayant un passage à coups de pommeau de sabre.

—Il faut suivre son conseil, dit Joseph. Allons bien vite chercher Mme Mazeran et lady Richard.

Ils parvinrent, non sans peine, à regagner la maison de M. Novéal. Clémence et Juliette, qui tremblaient bien moins encore pour elles que pour leurs maris et leurs enfants se hâtèrent de suivre le conseil du vieil officier. On fit à la hâte quelques paquets des objets les plus indispensables, et l'on se mit en route pour la tour du Pavillon. En avant, marchaient trois *syces* (grooms indous) derrière lesquels venaient M. Novéal et Frédéric, puis Juliette, Clémence, Emma et Cécile. A droite se tenaient Valentin et deux *khitmutgars* ; à gauche, sir Richard et deux *behras* ; enfin, l'arrière-garde se composait de Savinien et de Joseph, secondés par deux *kurkarus* (messagers), un *syce* et un cocher. Les deux *syces* de l'avant-garde et l'un des Européens étaient à cheval. Les autres marchaient à pied, armés de fusils, de piques et de sabres.

A la vue de ce petit corps d'armée, il y eut un mouvement fort visible d'hésitation parmi les Indous rassemblés à quel que distance de la porte du palais. Ils avaient évidemment l'intention de barrer le passage aux Européens, mais personne ne semblait se soucier de se trouver trop près des fusils et des sabres des étrangers. On commença par crier, par proférer des menaces et des malédictions. Loin de répondre à ces provocations, les Européens avançaient toujours, lentement, mais sans se désunir

—*Din, din, din* (Pour la religion) ! criaient les Indous. Mort aux Feringheas !

Malheureusement pour les Européens, il arriva ce qui arrive dans presque toutes les foules. Les individus les plus éloignés poussant vers le centre, forçaient les gens les plus voisins des étrangers à s'en rapprocher encore davantage. Le petit détachement se trouva bientôt pris comme dans une sorte d'état vivant. En temps ordinaire, quelques coups de bambous ou de cravache eussent promptement ménagé des éclaircies dans la foule, mais ce jour-là la moindre violence pouvait avoir de telles suites que M. Novéal lui-même fut obligé de se contenir. Après avoir péniblement parcouru quelques centaines de pas, les Européens se trouvèrent bientôt dans l'impossibilité absolue d'avancer. Pour comble de malheur, leurs chevaux, excités et effrayés par l'odeur d'un éléphant arrêté à quelques pas de là, commencèrent les uns à se cabrer, les autres à ruer. Pressés eux-mêmes par la foule, les Indous les plus rapprochés du petit détachement ne pouvaient reculer. Si l'un d'eux était blessé par les pieds des chevaux, il n'en fallait pas davantage pour donner le signal du massacre.

Une idée surgit tout à coup dans la tête de M. Novéal.

—Le *howdat* (siège) de l'éléphant est vide, dit-il à Frédéric. Si le *mahout* (conducteur) veut me louer ou me vendre son éléphant, ces dames seront plus en sûreté dans le *howdah*, et l'éléphant saura bien se faire de la place. Dirigeons-nous vers lui.

Prise au dépourvu par ce changement de direction, la foule se trouva moins pressée sur le passage des Européens. Ils purent ainsi arriver jusqu'à l'éléphant.

—Veux-tu laisser ces quatre femmes monter sur ton éléphant et les conduire à la tour du Pavillon ? dit M. Novéal au *mahout*.

—Non, répondit l'Indou.

—Cent roupies pour toi tout de suite, et deux cents une fois qu'elles seront en sûreté.

Il hésita.

—Je double le tout, reprit M. Novéal ; acceptes-tu ?

—Oui, répondit le *mahout*, mais hâtez-vous alors.

—Protégées par leurs compagnons, les quatre femmes descendirent précipitamment de cheval. Le *mahout* décrocha la petite échelle suspendue au *howdah*. Au moment où il allait la laisser glisser à terre, afin que les Français pussent s'en servir pour monter sur l'éléphant, un Indou se hissa comme un singe sur les épaules d'un de ses camarades, et de là grimpa à côté du *mahout*, à qui il se mit à parler avec vivacité et d'un air menaçant. Il semblait en même temps lui montrer quelqu'un au milieu de la foule. Intimidé probablement par les menaces qu'on lui transmettait, le *mahout* remonta son échelle, et fit signe aux Européens qu'il ne pouvait les emmener, M. Novéal, furieux, voulut lui casser la tête d'un coup de pistolet ; mais Valentin lui saisit le bras. Sur l'ordre de quelques individus qui semblaient diriger les groupes, la foule s'ouvrit devant l'éléphant, qui s'éloigna avec son conducteur. Les Européens voulurent suivre, mais la barrière vivante se referma aussitôt derrière eux.

—Remarquez-vous une chose ? dit Joseph à M. Mazeran. Loin d'exciter la populace à nous égorger, les gens que nous voyons diriger la masse empêchent plutôt de nous frapper.

—En effet..

—Je suis curieux de savoir s'ils nous arrêteraient encore dans le cas où nous nous dirigerions vers le paradis au lieu de nous en éloigner.

—Qu'est-ce que tu en conclurais ?

—J'en conclurais qu'ils agissent sous l'impulsion de Narain-Sagore, qui veut nous avoir sous la main.

—Pourquoi ?

—Pour se venger à son aise, probablement.

—Tu as peut-être raison, murmura Valentin. Essayons, puisque aussi bien il est impossible d'avancer.

On fit volte-face et l'on prit le chemin du palais. Comme l'avait deviné Joseph, la foule s'ouvrit de ce côté devant les Européens. Toujours poussés par la masse du peuple, ceux-ci finirent par se trouver acculés au mur d'une maison que ses habitants semblaient avoir abandonnée, car rien n'y révélait la présence de créatures humaines. Tout à coup un effrayant tumulte éclata à quelques portées de fusil des Européens. On entendit plusieurs coups de pistolet accompagnés du cliquetis des armes et de cris de détresse ou de fureur. Une partie de la foule se porta de ce côté.

—Que se passe-t-il donc là-bas ? demanda Clémence, toute tremblante.

—Quelques Anglais qu'on massacre, probablement, dit Savinien. Ils auront irrité les Indous par leur insolence. Ils seront cause que nous allons être mis en pièces. Maudits orgueilleux ! Sottes brutes !

—Assez, Savinien, assez, dit Valentin ; n'insultons pas des gens qui en ce moment peut-être, vont rendre compte à Dieu de leur conduite.

—Sahib, murmura tout à coup une voix à côté de sir Richard. Il se retourna et reconnut un Indou que, quelques jours auparavant, il avait protégé contre la brutalité de quelques soldats anglais.

—Ecoutez, lui dit cet homme, marchez jusqu'à la porte de cette maison et restez-y appuyés. Je vais faire le tour par le jardin et je vous ouvrirai la porte.

Sir Richard communiqua à ses amis le conseil du *syce*. Il se dirigea avec eux vers la porte, contre laquelle ils s'appuyèrent. A ce moment Juliette poussa un cri déchirant. A cinquante pas des Européens, du côté d'où partaient les cris et les coups de pistolet, elle venait d'apercevoir la tête sanglante d'un officier anglais, fixée au bout d'une lance et couverte par dérision de la casquette d'uniforme. Deux autres têtes parurent bientôt à côté de la première.

—Mort aux Fheringheas ! *Din, din, Rama* ! criaient la multitude, s'enivrant de ses propres cris et de la vue du sang.

Quelques forcenés se ruèrent sur le petit détachement et levèrent leurs sabres et leurs bâtons. Un d'eux qui portait un fusil de six pieds de long au moins, ajusta sir Richard dont la haute taille dominait celle de ses compagnons. Clémence poussa un cri. Frédéric perdit la tête et tira presque à bout portant sur l'Indou. Une clameur furieuse s'éleva de la foule.

Au même instant, la porte s'ouvrit si brusquement que sir Richard s'en alla tomber dans le corridor. Les autres Européens le suivirent, protégés par Joseph et par M. Novéal, ainsi que par trois serviteurs indigènes, les seuls qui fussent fidèles. Quelques Indous, emportés par leur élan et poussés par la foule, entrèrent dans la maison à la suite des Européens. Savinien voulait qu'on les tuât immédiatement. Sir Richard et M. Novéal n'eurent garde de l'écouter.

(A continuer.)

## LE PORTEFEUILLE ROUGE.

(Suite.)



LORS, expliquez-vous carrément ! Il s'agit d'un marché entre nous, n'est-ce pas ?

—Vous devinez juste.

—Que faut-il faire ?

—Me rendre un service ..... ou plutôt me le vendre.

—Lequel ?

Un service qui ne vous coûtera rien, continua Gontran, et qui vous rapportera vingt-cinq louis.

—Parlez ! j'attends.

Au lieu de répondre, le baron questionna.

—Vous êtes seul à la maison ? murmura-t-il.

—Absolument seul. La vieille servante passe toutes ses journées chez les voisines.

—Alors personne ne peut nous entendre ?

—Personne.

Gontran tira de sa poche un rouleau d'or ; il déchira le papier qui lui servait d'enveloppe ; il fit scintiller un instant dans le creux de sa main les pièces brillantes, puis il posa la pile sur le comptoir, et, se penchant vers l'aide pharmacien, il lui dit quelques mots tout bas.

Le jeune homme tressaillit, et sa pâleur prit des teintes verdâtres.

—Ah ! balbutia-t-il ensuite. Je n'ose.....

—Pourquoi ?

—Le danger.....

—Il n'existe pas, et je vais vous le démontrer d'une façon plus lumineuse que le soleil. Je suis étranger au pays. Arrivé depuis une heure à peine, je repartirai dans dix minutes. Je ne vous connais pas..... Je ne sais ni le nom de votre patron ni le vôtre..... J'ai franchi le seuil de cette boutique parce que vous étiez seul et que je vous trouvais la physionomie intelligente. Je serai demain soir à cent lieues d'Epinal. Vous voyez bien que s'il est en ce bas monde une chose impossible, c'est qu'un soupçon de complicité puisse jamais vous atteindre.

—C'est possible, articula le jeune homme lentement et avec une hésitation manifeste. Mais, ma conscience.....

Gontran se mit à rire, et, reprenant les pièces d'or, il les fit danser dans sa main.

—Votre conscience ! répéta-t-il ensuite, à moins qu'elle ne soit bien bavarde, voici une musique qui la fera taire. Entendez-vous comme elles chantent gentiment la chanson du plaisir, ces médailles à l'effigie du bon roi Louis-Philippe ? Connaissez-vous un autre moyen d'en gagner honnêtement vingt-cinq en moins de deux minutes ? Si vous refusez de saisir par les cheveux l'occasion quand elle se présente à vous, si vous renoncez à toutes vos ambitions, à tous vos rêves, à tous vos espoirs, vous êtes le maître. Je m'en irai chercher ailleurs une conscience de plus facile composition que la vôtre.

Gontran remit dans sa poche les vingt-cinq louis et fit mine de tourner sur ses talons.

L'aide pharmacien l'arrêta.

—Restez, dit-il d'une voix sourde. Je vais vous donner ce qu'il vous faut.

—Ah ! pardieu, pensa le baron, j'en étais sûr, et le combat n'a pas été long.

Un instant après, les deux misérables faisaient l'échange convenu. Gontran remettait à l'apprenti pharmacien les vingt-cinq pièces d'or, en échange d'une petite boîte ronde, large comme une pièce de vingt sous, puis il regagnait son auberge, se lavait le visage, remontait à cheval et reprenait au grand trot le chemin du château de Rochetaille.

## XXXI.—Partie I

Le dimanche suivant, les publications légales et religieuses eurent lieu simultanément à la mairie et à l'église, et le bruit de la très-prochaine célébration du mariage de Gontran de Strény et de la comtesse de Kéroual, se répandit dans tout le pays avec une rapidité quasi électrique.

Monique Clerget, la digne hôtesse du *Chevreuil-d'Argent*, en fut instruite une des premières.

—Ainsi donc, M. le baron épouse la chère dame, se dit-elle avec une indignation sincère, et il vient faire visite trois fois par semaine, comme si de rien n'était, à une donzelle habillée en garçon, qui fume du tabac jaune tant que la journée dure et boit des petits verres comme un homme ! Et c'est chez moi, dans mon auberge, que se pratique cette indignité ! Ah ! mais non ! ah ! mais non ! Pas de ça, Lisette, je serais complice ! Ça va finir, et vite et tôt, et aujourd'hui plutôt que demain.

Et Monique Clerget, s'étant monté la tête de façon suffisante grimpa chez son énigmatique locataire avec l'intention bien arrêtée de lui signifier un congé immédiat, et l'arrière-pensée de n'y pas mettre beaucoup de formes.

Qu'on juge de sa surprise, lorsqu'elle trouva le prétendu Léon Randal en train de boucler sa valise, et que les premières paroles qu'elle entendit furent celles-ci.

—Vous arrivez à merveille, ma chère hôtesse ; j'allais vous faire appeler pour vous prier de me donner ma petite note afin que je la solde. Je vous quitte aujourd'hui ; je partirai par la voiture de ce soir, s'il y a de la place.

Léon Randal s'en allait de son plein gré, donc l'expulsion devenait inutile. La colère de Monique Clerget tomba comme par enchantement, et la maîtresse d'auberge à laquelle un client demande sa note, remplaça sans transition la matrone timorée qui s'appêtait à rompre quelques lances en l'honneur de la morale compromise.

En conséquence, Monique Clerget chassa les nuages orageux entassés sur son front, elle rede vint souriante comme de coutume et elle répondit :

—Votre note, mon jeune monsieur, je vais vous la préparer tout de suite ; Marie Jeanne vous la montera. Et, quant à ce qui est de trouver une place dans la Vosgienne, soyez paisible, pendant la saison où nous voici, elle est toujours vidée aux trois quarts, ça n'est point comme en été, au moment des eaux, où on ne suffit pas aux voyageurs.

Et Monique descendit préparer sa note, dont l'addition modeste et consciencieuse ferait sourire les exploitateurs du Paris moderne.

Vers les trois heures de l'après midi, passa la Vosgienne, allant d'Épinal à Vesoul.

Ainsi que l'avait fort bien pensé l'aubergiste, la lourde machine était vide aux trois quarts. Léon Randal prit à lui seul possession du coupé, le postillon cria : hue ! et la diligence s'ébranla.

Au moment où le véhicule passait au petit trot de ses trois chevaux devant la grande avenue du château de Rochetaille, le baron de Strény se trouvait auprès de la grille et paraissait attendre.

Léon Randal se pencha hors de la portière, et lui fit de la main un signe d'adieu, auquel Gontran répondit en agitant son mouchoir, ce qui nous semble prouver jusqu'à l'évidence que ce départ était chose convenue entre la pécheresse et le gentilhomme.

Nous retrouverons Olympe Silas.

Lorsque la diligence eut disparu, cachée par les premières maisons du village, au tournant de la route, le baron de Strény, lentement et la tête baissée, remonta la longue avenue.

L'attitude abandonnée de son corps, ses sourcils contractés, l'expression soucieuse et presque farouche empreinte sur son visage, indiquaient que d'immenses préoccupations l'assiégeaient et que de violents combats se livraient en lui.

—Olympe est partie, se disait-il tout bas, elle est partie sans se douter que sa présence et ses exigences me poussaient fatalement au crime. La pression irrésistible qu'elle exerçait sur moi cesse à l'heure où elle s'éloigne, et me voilà redevenu le maître unique, le seul arbitre de ma destinée.

Un flot de pensées tumultueuses s'emparèrent pendant un instant du cerveau de Gontran, apportant avec elles les ténèbres et le chaos ; puis, peu à peu, la lumière revint et le baron continua :

—Si j'interrompais l'œuvre commencée ? Peut-être en est-il temps encore, peut-être Léonie, à qui ma main cesserait de verser la mort, reviendrait à la vie, et quant la jalouse Olympe apprendrait que ses calculs et ses espérances ont été déçus par le hasard, je n'aurais plus rien à craindre puisque le mariage serait célébré. Ses menaces de scandales viendraient se briser contre les faits accomplis, et, sans avoir commis le crime, j'aurais la fortune.

Le pâle visage du baron s'éclaira pendant une seconde, et l'on aurait pu voir une sorte de soulagement détendre ses traits contractés.

Mais cette sorte d'embellie, comme disent les matelots, n'eut guère que la durée d'un éclair ; les lignes de la figure reprirent leur expression farouche, et la ride indiquée entre les deux sourcils se creusa de plus en plus.

—Eh ! qui m'affirme, se disait Gontran, que ma tranquillité doit être complète et qu'Olympe soit vraiment partie ? Sans doute elle a quitté Rixviller, mais rien ne me prouve que la défiante créature ne va point descendre de voiture au prochain village, s'y installer pour me surveiller, et devenir d'autant plus dangereux que je ne soupçonnerai pas sa présence ?

—Alors si le bruit se répand dans le pays que l'état de la comtesse s'améliore et que le salut devient possible, Olympe, convaincue que j'ai voulu l'abuser, la prendre pour dupe, apparaîtra au moment suprême, comme la fatalité des poètes antiques, et l'édifice si laborieusement construit par moi s'écroulera pour toujours.

—Et d'ailleurs, en supposant que ceci soit une terreur vaine et qu'aucune de ces prévisions funes-

tes ne se réalise, serais-je véritablement le maître aussi longtemps que la comtesse de Kéroual restera vivante, de cette fortune dont elle se regarde comme étant seulement la dépositaire, puisque sa fille doit la posséder tout entière après elle ?

—Ne trouverais-je point à chaque pas des entraves ? Léonie ajoutera-t-elle foi bien longtemps à ma prétendue conversion, et, aussitôt désabusée, n'accumulera-t-elle pas les obstacles entre chacun de mes désirs et son exécution ?

—Si au contraire je vais hardiment jusqu'au bout, le but splendide que depuis tant d'années je convoite ne peut plus m'échapper. Dans quelques jours la comtesse sera ma femme, avant un mois je serai veuf et investi de la tutelle de Marthe.

—Une pupille, ce n'est pas gênant, et d'ailleurs chez une enfant de cet âge la vie a de faibles racines..... Peut-être dans six mois Marthe aura-t-elle rejoint sa mère.

—Je serais seul, alors, seul et riche, car la fortune des Kéroual me reviendrait tout entière, à moi l'unique, le dernier parent.

—La fortune sans contrôle, quel beau rêve ! Un rêve, pourquoi donc ? il faut qu'il devienne une réalité, il le faut, je le veux !

—Quant au danger, je n'y crois pas ! La mort de la comtesse n'étonnera personne et pourra d'ailleurs s'expliquer sans crime : erreur de médicaments, ordonnance mal comprise. Ces choses-là arrivent tous les jours....."

Gontran avait parcouru l'avenue des marronniers dans toute sa longueur, il arrivait devant le château en achevant le monologue que nous venons de reproduire, et au moment où il mettait le pied sur la première marche du perron, sa résolution était prise.

La diligence dans laquelle Olympe Silas avait trouvé place, venait à peine de quitter Rixviller, que déjà Monique Clerget se considérait comme déliée de la promesse faite par elle au docteur Louis Perrin, de garder le silence au sujet du véritable sexe de Léon Randal et de ses relations avec le baron de Strény.

Bien plus, comme elle était montée chez sa locataire avec l'intention parfaitement arrêtée d'opérer une épuration, elle n'eut aucune peine à se persuader qu'elle avait fait preuve, en cette circonstance, de l'énergie la plus louable et la mieux soutenue, et elle raconta, à qui voulut l'entendre, qu'elle venait d'expulser de son immeuble l'immorale créature descendue au *Chevreuil-d'Argent* pour apporter le désordre dans le futur ménage du baron de Strény et de la comtesse de Kéroual.

Or, parmi les auditeurs réunis dans la grande salle et écoutant bouche bée le récit de Monique, se trouvait une de nos anciennes connaissances, Jérôme Pichard, le jardinier du château de Rochetaille.

Venu à Rixviller pour y faire emplette de quelques outils de jardinage, il était entré à l'auberge, afin d'y fumer une pipe en se rafraîchissant d'un verre de vin blanc.

Bavard de sa nature et cancanier au suprême degré, Jérôme Pichard prêta l'oreille avec un plaisir infini à ces primeurs de chronique scandaleuse ; il fit force questions, il mit dame Clerget en demeure de lui rendre compte, par le menu, des plus petits détails, et il repartit tout joyeux pour Rochetaille, en ce frottant les mains à la pensée du grand succès qu'il ne pouvait manquer d'obtenir avec son récit.



Hâtons-nous d'ajouter que ce succès ne lui fit pas défaut.

Une heure après son retour, tout le personnel du château, réuni dans la cuisine, était en révolution et se livrait à des commentaires à perte de vue.

Chacun disait son mot, chacun apportait sa note au concert tumultueux, à l'exception de Jean Rosier qui, tranquillement assis dans un coin, fourbissait les canons de son fusil et ne se mêlait de rien.

Ceci, d'ailleurs, était sa tenue habituelle ; c'est tout au plus si les autres valets s'apercevaient de sa présence.

Périne, descendue pour donner quelques ordres, se montra tout à coup, et, à sa vue, le silence se rétablit comme par enchantement. Elle s'en aperçut à merveille ; mais elle ne questionna personne, et, après avoir dit ce qu'elle avait à dire, elle sortit en faisant signe à son mari de la suivre.

—Que se passe-t-il donc ? lui demanda-t-elle. A quels propos ces bavardages, et si bruyants que je les entendais du haut de l'escalier, pourquoi cesse-t-on de parler quand j'arrive ?

—C'est bien simple, répondit le garde-chasse, on parlait des maîtres.

—Et qu'en disait-on ?

Jean Rosier répéta, comme un écho fidèle, les propos que nos lecteurs devinent.

Périne les écouta, en haussant les épaules, avec une incrédulité complète. Quand il eut achevé, elle s'écria :

—Et quel est celui des gens de la maison qui fait courir ces jolis bruits sur M. le baron ?

—C'est Jérôme Pichard le jardinier, répliqua Jean.

—Retourne à la cuisine et dis à Jérôme Pichard qu'il faut que je lui parle et que je l'attends dans le vestibule.

Le garde-chasse avait pris l'habitude d'obéir passivement à Périne, dont il reconnaissait l'immense supériorité sur lui. Il tourna sur ses talons et disparut.

Un instant après, le jardinier venait retrouver la femme de charge à l'endroit indiqué. Elle l'accueillit par ces mots :

—Savez-vous, Jérôme, que ce que vous faites est bien mal.

—Et qu'est-ce que je fais donc, sans vous commander, dame Périne ? demanda d'un air narquois l'ancien petit clerc d'huissier.

—Vous dites du mal de M. le baron à qui nous devons tous le respect, puisqu'il est le parent de Mme la comtesse et que dans quelques jours il sera notre maître.

—Dire la vérité, dame Périne, ce n'est point dire du mal.

—Eh ! quoi, prétendez-vous donc soutenir.....

—Je prétends soutenir, interrompit Jérôme, que M. le baron avait une *bonne-amie* venue de Paris, habillée en homme, et logée à Rixviller, chez Monique Clerget, à l'auberge du *Chevreuil-d'Argent* ; qu'il allait la voir des trois ou quatre fois par semaine, et que, pas plus tard qu'aujourd'hui, Monique, qui est une brave femme et très-respectable, ayant eu vent de la manigance et ne voulant point y prêter la main, a mis la donzelle à la porte.

—Mais ce que vous me racontez là me semble impossible ! s'écria Périne. Une chose pareille, dans les circonstances où nous nous trouvons, serait une infamie, et M. le baron en est incapable.

Jérôme se mit à rire fort irrespectueusement.

—Possible ou impossible, ça n'en est pas moins certain, répliqua-t-il ; et je vous conseille, dame

Périne, de ne point vous fier aux hommes. Toutefois et quant qu'il y a des femmes dans le jeu, voyez-vous, ces *guerdains-là* sont capables de tricher n'importe quand et n'importe qu'est-ce.

Périne, quelque peu ébranlée par l'assurance du jardinier, ne se sentait pas tout à fait convaincue.

—Mais enfin, reprit-elle, de qui tenez-vous ces détails ?

—De qui ? Oh ! de première main, allez : de Monique Clerget, ni plus ni moins ; et vous savez si Monique est une brave dame.

—Sans doute, mais elle a pu se tromper.

—Comment ?

—Ne dites-vous pas que cette personne, la personne de qui vous parlez, était habillée en homme ?

—Oui.

—Eh bien ! sous ce costume, une erreur est facile.

—Ah bah ! laissez donc ; je la connais, moi, la personne.

—Vous, Jérôme ? murmura Périne au comble de la surprise.

—Certainement.

—Mais où l'avez-vous vue ? quand ?

—Ici même, à la grille du parc, il y a de cela déjà du temps. Elle m'a donné une lettre pour M. le baron en me recommandant bien de ne la remettre qu'à lui seul, et je me souviens que si, à ce moment-là, il ne m'est pas venu des idées, c'est parce que je me doutais de rien, mais que j'ai trouvé le personnage trop joli pour un particulier de mon sexe.

—Vous conviendrez sans peine, je pense, que cette opinion ne prouve pas grand'chose, fit Périne en souriant.

—D'accord. Oh ! moi, je ne suis pas vaniteux ; mais peut-être bien que vous vous en rapporterez à l'opinion de M. le docteur Perrin, et que vous trouverez qu'elle prouve quelque chose, celle-là.

—Le docteur Perrin connaît cette histoire ? s'écria la jeune femme.

—S'il la connaît ? Ah ! je le crois bien. C'est lui, qui, tout le premier, a montré le pot aux roses à Monique Clerget.

Il n'y avait rien à répondre, et, si le docteur affirmait, Périne ne pouvait plus douter. Elle résolut donc de l'interroger quand il viendrait, et, selon sa réponse, de se former une conviction. En attendant, elle congédia Jérôme de qui elle n'avait plus rien à apprendre.

Le lendemain, dans la matinée, le docteur vint au château, selon son invariable habitude.

Périne, qui le guettait, s'arrangea de façon à avoir avec lui un entretien de quelques instants, avant de l'introduire dans la chambre à coucher de Mme de Kéroual.

—Vous avez à me parler, mon enfant ? lui demanda-t-il.

—Monsieur le docteur, répondit-elle, j'irai droit au but. Je suis tourmentée, bien inquiète. Voici le bruit qui court, voici ce qu'on m'a dit.

Elle résuma rapidement les récits relatifs à Olympe Silas, et elle balbutia en terminant :

—Tout le bonheur à venir de ma bien-aimée maîtresse me semble compromis. Je vous en conjure, monsieur le docteur, apprenez moi la vérité.

—Hélas ! ma chère enfant, répliqua Louis Perrin, la vérité, vous la connaissez.....

—Ainsi, cette déplorable histoire ?.....

—Il me paraît fort regrettable qu'elle se soit ébruitée ; mais elle est exacte de point en point. C'est en effet moi qui, le premier, ai prévenu Monique Clerget du sexe de sa locataire. Jérôme Pichard, pour la seule et unique fois de sa vie peut-être, n'a rien exagéré.

—Mais alors, s'écria Périne avec indignation, la conduite de M. le baron est monstrueuse.

—Je conviendrais volontiers avec vous qu'elle est suspecte ; mais j'ai pour principe qu'il ne faut jamais condamner quelqu'un à qui l'on n'a pas fait connaître l'accusation, et qui n'a point été admis à se défendre.

—Se défendre ! Eh ! comment M. le baron pourrait-il le faire ?

—Nous l'ignorons, et c'est précisément à cause de cela que nous devons nous abstenir. La justice elle-même est sujette à l'erreur ; n'a-t-on pas vu tomber sur l'échafaud des têtes innocentes ? Mystère et culpabilité ne sont point synonymes. On incrimine parfois trop volontiers toute chose qu'on ne saurait comprendre. Je ne prétends point innocenter M. le baron ; mais peut-être, s'il était là pour plaider sa cause, lui serait-il possible de se justifier, ou, tout au moins, nous démontrerait-il que nous lui devons accorder le bénéfice des circonstances atténuantes.

Et Louis Perrin se constituant avocat d'office, entreprit de démontrer à Périne que, dans un certain nombre de cas, tous admissibles, la présence d'une femme déguisée à l'auberge du *Chevreuil-d'Argent*, et ses relations mystérieuses avec M. de Strény, pouvaient s'expliquer tant bien que mal, et, à la rigueur, s'accepter.

En agissant ainsi, le docteur ne démontra qu'une chose, mais il la démontra clairement : c'est que s'il n'avait été un habile médecin, il aurait pu devenir un excellent avocat.

Il en fut cependant pour ses frais d'éloquence.

Périne, après l'avoir écouté avec attention, secoua la tête d'un air incrédule : son instinct de femme lui révélait que, malgré tout ce qu'on pourrait dire, la conduite de Gontran cachait une trahison, et l'honnêteté de ses instincts ajoutait que, dans un tel moment une trahison était impardonnable.

—M. le docteur, dit-elle tout d'un coup, après quelques moments de réflexion, voulez-vous me permettre de vous demander un conseil ?

—Certes.

—Et me le donnerez-vous ?

—Je vous le promets, ou tout au moins je vous répondrai franchement et parlerai selon ma conscience. De quoi s'agit-il ?

—De ceci : Mme la comtesse, ma chère maîtresse, a la bonté de me témoigner une grande affection, et, en toutes choses, elle me donne les preuves d'une confiance sans bornes.....

—Que vous méritez, j'en suis sûr, interrompit Louis Perrin.

—S'il suffit de ma tendresse et de mon dévouement pour mériter cette confiance, répliqua Périne, oui, je la mérite ; mais ne cesserais-je point d'en être digne si je garde le silence aujourd'hui ? Ne dois-je pas révéler à Mme la comtesse tout ce que le hasard vient de m'apprendre ?

—Gardez-vous en bien ! s'écria vivement le docteur.

—Pourquoi ? demanda Périne.

—Parce que d'abord, et avant tout il faut qu'elle vive, s'il est possible encore de la sauver. Or, lui porter un pareil coup dans l'état où elle se trouve, ce serait la tuer infailliblement. Ce mariage, vivement désiré par Mme de Kérual, est aujourd'hui mon unique et suprême espérance. Son accomplissement, en apportant dans le moral de la comtesse un grand calme, réagira peut-être sur le physique et déterminera une crise favorable que j'attends chaque jour, que je n'ose qu'à peine espérer et sans laquelle tous est perdu. Vous m'aviez

demandé un bon conseil, ma chère enfant, vous voyez que je ne vous le marchandais pas. Je fais même plus que vous conseiller le silence : en ma qualité de médecin, sur qui pèse en ce moment une responsabilité bien lourde, je vous ordonne de vous taire.

Périne haussa la tête et son visage prit une expression douloureuse.

—J'obéirai, monsieur le docteur, murmura-t-elle ensuite ; je cacherais tout à Mme la comtesse ; mais plaise à Dieu, si nous devons la sauver, qu'un jour ne vienne pas où elle se dise en pleurant que nous aurions mieux fait de la laisser mourir.

### XXXII.—Un banquier.

Quelques-uns de nos lecteurs se souviennent peut-être qu'en 1847, les vastes appartements de l'entresol du n. 19, rue de la Chaussée d'Antin, étaient occupés par les bureaux de l'une des maisons de banque les plus honorables de Paris.

Le banquier Philippe de la Brière, et son fils Georges, habitaient le premier étage.

Philippe de la Brière, âgé de soixante ans environ, devait sa fortune à son intelligence et à son travail.

Originaire de Picardie, unique rejeton d'une famille très-ancienne, mais complètement ruinée, qui avait consacré ses dernières ressources à lui faire donner une bonne éducation, il vint à Paris à l'âge de seize ans et fut placé chez un banquier dont il attira l'attention par son assiduité non démentie, par ses qualités brillantes et par sa conduite irréprochable.

Il fit dans les bureaux un chemin rapide : il devint chef de la comptabilité, puis associé, et enfin, il achevait à peine sa vingt-cinquième année lorsque le banquier, qui déjà avait tant fait pour lui, se retira des affaires en le laissant seul à la tête de la maison.

Grâce à beaucoup de bonheur, joint à beaucoup d'habileté, le nouveau banquier entra dans une ère de prospérité constante. Sa réputation de loyauté commerciale inattaquable lui procurait un crédit immense. Chaque jour, d'innombrables affaires venaient s'offrir à lui. Il choisissait avec prudence et perspicacité les plus sûres, qui réussissaient entre ses mains d'une façon brillante. Son nom, placé parmi ceux de ses confrères qui patronnaient une opération, était un gage de succès à peu près certain. Le public le savait, et les gens les plus considérables venaient le supplier d'accepter leurs capitaux et de les faire valoir.

Bientôt il lui fut possible de rembourser son ancien patron. Alors, se trouvant dans une situation florissante, parfaitement assise et que rien ne semblait pouvoir ébranler, Philippe de la Brière se dit qu'il était temps de songer à son bonheur, et il se maria.

Celle qu'il aimait depuis cinq années, et qu'il épousa, était une jeune fille bien née, admirablement élevée, mais n'ayant d'autre dot que ses vertus et sa beauté.

On s'étonna qu'un homme, auquel plus d'un de ses confrères en confiance aurait donné volontiers sa fille avec quelques millions en dot, fit un mariage aussi disproportionné sous le rapport de la fortune.

Quelques familiers se firent même les interprètes de l'étonnement général.

Philippe de la Brière sourit et laissa dire. Que lui importaient les millions ? Il en avait assez, il en avait presque trop peut-être, et certes il n'aurait point échangé contre un milliard le bonheur



qu'il tenait dans sa main, car l'union enfin réalisée n'amena à sa suite aucune déception. La jeune femme resta douce et bonne comme l'avait été la jeune fille. Le seul chagrin du ménage fut, pendant bien des années de n'avoir pas d'enfants. Enfin, un jour, au moment où toute espérance de maternité semblait avoir disparu, Mme de la Brière ressentit tout à coup les premiers symptômes d'une grossesse.

Ce fut alors une joie immense, ou plutôt un véritable délire, et pourtant cette grossesse, si ardemment convoitée, devait coûter la vie à la jeune femme.

Elle mourut en mettant au monde un fils qui reçut au baptême le nom de Georges, et sur lequel M. de la Brière, alors âgé de quarante ans, reporta toute la tendresse que lui avait inspirée la mère.

Georges devint un enfant gâté, comme le deviennent presque toujours les enfants adorés ; mais il avait une si excellente nature que les inconvénients qui, pour tout autre, auraient été la suite inévitable de la faiblesse excessive de son père à son endroit, n'existèrent pas pour lui.

Lorsque l'enfant fut devenu jeune homme, on vit se développer spontanément en lui les qualités les plus brillantes et les plus heureuses.

Ainsi, Philippe de la Brière ne lui imposait aucun travail, et, de lui-même, il voulut prendre part aux travaux de la maison de banque et s'initier à tous les détails de l'immense comptabilité.

Georges avait un caractère expansif et gai ; il aimait les plaisirs de son âge, mais il ne subissait leur entraînement que dans une certaine limite que ses compagnons plus impétueux franchissaient.

Son père ne lui reusait jamais d'argent et Georges dépensait largement, généreusement ; mais sa prodigalité ne se métamorphosait pas en désordre, et l'idée seule d'une dette, de quelque nature qu'elle pût être, lui faisait horreur.

Tel était ce jeune homme, qui venait d'atteindre sa vingtième année au moment où se passaient au château de Rochetaille les événements racontés par nous.

Dix heures du matin sonnaient à la pendule du cabinet particulier que s'était réservé M. de la Brière à l'extrémité de ses bureaux, et qu'un escalier dérobé mettait en communication avec les appartements du premier étage.

Ce cabinet, décoré avec une simplicité riche et élégante, quoiqu'un peu rigide, était tendu d'un drap vert sombre que relevaient des garnitures de clous d'argent dessinant des panneaux.

Dans chacun de ces panneaux, se voyaient des portraits anciens d'Holbein, de Van Dyk, de Porbus, dans des cadres d'ébène rehaussés d'un mince filet d'or mat.

Sièges et rideaux étaient en drap vert pareil à celui de la tenture, et de la même nuance que le tapis de haute laine.

Un immense bureau-ministre, en ébène incrusté d'ivoire et d'argent, surchargé de papiers et placé au milieu du cabinet, complétait le mobilier avec une caisse d'acier poli à combinaison et à secret.

Philippe de la Brière, beau veillard de soixante ans, auquel on n'en aurait pas donné plus de cinquante sans la chevelure blanche, naturellement bouclée, qui couronnait sa tête énergique, était assis devant le bureau et dépeuplait d'une main fiévreuse une immense correspondance arrivée de tous les points du monde.

Ses sourcils, encore noirs, se contractaient comme sous la tention d'une pensée pénible, d'une poi-

gnante préoccupation, et son visage très-pâle exprimait une angoisse douloureuse.

Tout en parcourant du regard les nombreuses lettres dont il froissait convulsivement quelques-unes, il prenait des notes et traçait des chiffres sur une grande feuille de papier placée devant lui.

Un pas rapide, à la fois ferme et léger se fit entendre dans le couloir, qui précédait le cabinet du banquier.

Trois petits coups furent frappés contre la porte, et une voix joyeuse et bien timbrée demanda :

—Es-tu là, père, et puis-je entrer ?

Philippe de la Brière se hâta de faire disparaître dans un tiroir la grande feuille sur laquelle nous venons de le voir écrire et poser des chiffres, et il répondit :

—Entre, cher enfant.

La porte s'ouvrit ; George franchit le seuil, s'approcha vivement de son père qui lui tendait la main, et il appuya ses lèvres sur son front.

Le jeune homme aurait offert, pour un peintre ou pour un sculpteur, une image exquise de l'adolescence dans tout son charme et dans toute sa fleur.

D'une taille un peu au-dessus de la moyenne et doué de ces formes correctes, de ces proportions admirables qui sont l'indice de la santé, de la force et de la souplesse, Georges de la Brière avait hérité des traits si purs et si fins qui faisaient de sa mère une des plus jolies femmes de Paris. Il avait ses grands yeux bleus, d'une coupe orientale, son teint d'une fraîcheur et d'une transparence merveilleuses, et son beau front intelligent couronné d'une chevelure abondante.

Il avait ses lèvres de corail humide, qu'un sourire spirituel et bon écartait souvent pour laisser voir des dents éblouissantes.

Philippe de la Brière attachait les yeux sur son fils, et l'expression d'un immense amour rayonna dans son regard, en même temps que celle d'un légitime orgueil.

Ce regard muet disait avec une inimitable éloquence :

—Oh ! mon enfant, mon cher enfant, que tu es beau, et combien je t'aime !

—Père, s'écria Georges tout à coup, après avoir contemplé le vieillard pendant une ou deux secondes, est-ce que tu es souffrant, ce matin ?

—Mais non, pas que je sache. Pourquoi me demandes-tu cela ?

—Parce que tu es plus pâle que de coutume, et que tu as les yeux rougis. On croirait que tu n'as pas dormi cette nuit.

—On ne se tromperait qu'à moitié, répondit Philippe en souriant. Depuis une quinzaine de jours, j'ai des insomnies très-fatigantes.

—Et tu ne m'en avais pas parlé ! murmura Georges d'un ton de chagrin et de reproche.

—A quoi bon t'inquiéter pour si peu de chose ? Il faut en prendre tous deux notre parti, cher enfant. J'approche de l'âge où le sommeil s'en va.

—Toi, père ! Ah ! par exemple ! mais tu es très jeune encore.

—J'ai soixante ans sonnés !

—Eh bien ! qu'est-ce que cela, avec ta santé et avec ta force ? tu vivras cent ans, je te le prédis !

—J'en accepte l'augure ! mais dis moi, Georges, pourquoi ne t'ai-je pas vu hier soir ? Pourquoi n'es-tu pas venu m'embrasser comme de coutume ?

—Je n'ai pas osé, il était si tard.

—A quelle heure es-tu donc rentré ?

—Tu ne me gronderas pas ?

—Non.

*A continuer.*

## TEMPS QUI PRÉCEDENT LA VENUE DE HENRI V.

### LETTRE VIII.

#### AVERTISSEMENTS ET SIGNES.

1. " Je ne cesse d'avertir, dit le Seigneur, pour prévenir d'immenses calamités. " (Proph. de Marie Lataste.)

2. " Heureux ceux qui croiront aux avertissements que j'enverrai. " (Proph. d'une Religieuse de \*.)

3. " Quand les méchants auront répandu une très-grande quantité de mauvais livres, les événements (la guerre civile, le grand combat) seront proches. " (Proph. d'une ancienne Religieuse trap. pistine.)

4. " Les méchants veulent tout détruire... Leurs livres, leurs doctrines inondent le monde. " (Proph. d'une Religieuse de Belley.)

5. " Un temps viendra où les hommes ne croiront plus à Dieu. Ils chercheront à secouer le pouvoir des princes et des magistrats. Ils seront infidèles aux monarques. Alors aura lieu une insurrection générale dans laquelle les pères se batront contre leurs fils, et les fils contre les pères. On s'efforcera de changer les articles de foi, et de nouveaux livres seront composés. La religion catholique sera en butte à mille attaques, et l'on s'efforcera de la détruire par la ruse. Les hommes aimeront le jeu, les facéties, les plaisirs de toute espèce. Mais un changement ne tardera pas à s'opérer. "

— " Après des guerres terribles (celles de Napoléon I<sup>er</sup>), la paix règnera ; et pourtant ce ne sera point la paix, parce qu'il y aura lutte des pauvres contre les riches. Ensuite viendra une dure époque. Le peuple n'aura plus de foi. Quand les femmes dans l'excès de leur luxe et de leur orgueil ne sauront plus comment se vêtir, quand les hommes changeront aussi leur habillement et porteront des barbes de capucins, alors, Dieu châtiara le monde. "

— Un signe principal du temps (du châtement) où la grande guerre éclatera, sera la tiédeur générale en matière de religion et la corruption des mœurs en bien des endroits. On prendra alors la vertu pour le vice et le vice pour la vertu ; on donnera aux croyants le nom de fous, et aux incrédules celui d'hommes éclairés. "

— Une guerre terrible se déchaînera sur le monde quand les soldats prussiens seront habillés comme ceux qui crucifièrent Jésus. " (Proph. allemandes.)

6. " Lorsque ces événements (la guerre civile et la grande crise) seront près d'arriver, tout sera tellement troublé sur la terre, qu'il semblera que Dieu a perdu sa Providence et qu'il ne s'occupe plus des hommes. "

— " On sera près de ces événements, quand l'Angleterre commencera à s'ébranler ; et on le saura à ce signe, comme on sait que l'été approche quand les feuilles du figuier commencent à reverdir. " (Proph. du Père Necktou.)

7. " D'après Sœur Providence (de Blois), les malheurs que nous avons vus (1870 et 1871) ne sont pas les grands malheurs, qui ne sont pas encore commencés. La Sœur les appelle le grand coup. "

— " Tant qu'on fera des prières publiques, rien n'arrivera ; mais il viendra un moment où l'on cessera de faire des prières publiques. On dira : les choses vont rester comme cela. C'est alors qu'auront lieu les événements. Néanmoins les prières particulières ne cesseront point. "

— " Avant les grands désastres ou fera (à la communauté de Blois) une construction. La principale bâtisse sera faite ; mais on ne fera pas tout ce que l'on avait projeté. " (Accompli depuis 1870.)

— " La Sœur Providence a toujours affirmé qu'elle verrait les grands malheurs avant de mourir : que la sœur Marianne le lui avait assuré. La Sœur Providence est âgée actuellement de 93 ou 94 ans. "

— " Les grands malheurs arriveront avant les vendanges. " (Proph. de Blois.)

8. " Vers la fin du règne de l'usurpateur (Louis-Philippe), le Pape mourra et il aura pour successeur un jeune Pape, et ce sera sous lui que la Restauration aura lieu..... "

" La venue du grand Monarque que Dieu nous garde sera prochaine lorsque le nombre des légitimistes restés vraiment fidèles sera tellement petit qu'à vrai dire on les comptera. " (Proph. de l'abbé Souffrant.)

9. " Il te sera donné, ô France, de voir les jugements de ma justice irritée, dans un temps qui te sera manifesté et que tu connaîtras sans crainte d'erreur. Mais tu connaîtras aussi les jugements de ma compassion et de ma miséricorde. " (Proph. de Marie Lataste.)

10. " L'impiété fait ses préparatifs pour dresser son front orgueilleux et superbe dans un temps qu'elle ne croit pas éloigné et qu'elle veut hâter de tout son pouvoir. Mais, en vérité, je vous le dis, l'impiété sera renversé, ses projets dissipés, ses desseins réduits à néant à l'heure où elle les croira accomplis et exécutés pour toujours. " (Proph. de Marie Lataste.)

11. " Les châtements de Dieu vont tomber sur nous en diverses manières : des fléaux, des troubles, le sang versé. " (Proph. de la Mère du Bourg.)

12. " Les châtements prédits sont la continuation des châtements mérités par nos crimes. Mais si, comme Dieu le désire, nous rentrons dans ses voies et dans celles de sa sainte Église, nos maux seront allégés. " (Proph. de l'abbé Souffrant.)

13. " En 1820, le jour de la fête de saint Pierre... pendant que je priais pour les besoins de l'Église et pour la conversion des pécheurs..... je vis le ciel s'ouvrir et en descendre avec majesté le Prince des apôtres..... Il tenait en sa main une crosse avec laquelle il traça sur la terre une grande croix. Il appuya ensuite sa crosse aux quatre extrémités de la croix, et au même instant il en sortit quatre arbres magnifiques portant des fleurs et des fruits très-précieux..... Ces arbres mystérieux avaient eux-mêmes la forme d'une croix étaient entourés d'une vive lumière..... Ils devaient servir de lieu de refuge au petit troupeau de Jésus-Christ, et préserver les bons chrétiens du terrible châtement qui bouleversera le monde entier. Tous les fidèles qui auront gardé dans leur cœur la foi de Jésus-Christ ainsi que les Religieux et les Religieuses qui auront conservé fidèlement l'esprit de leur Institut seront tous abrités sous ces arbres et délivrés de

*l'affreux châtement.* ” (Proph. de la V. Elisabeth Canori-Mora.)

14 “ Si mon peuple ne veut pas se soumettre, je (la Sainte-Vierge) suis forcée de laisser aller le bras de mon Fils. Ce bras est si lourd et si pesant que je ne puis plus le retenir. ”

— “ *Les grands malheurs arriveront* (a répété souvent Mélanie dans les années qui ont suivi 1847), parce que les hommes ne se convertissent pas, et qu’il n’y a que leur conversion qui puisse les en préserver.

“ Dieu commencera par frapper les hommes en envoyant les moins terribles de ses châtements pour leur ouvrir les yeux. Puis il s’arrêtera, ou s’en tiendra pour un certain temps à ces premiers avertissements, afin de donner lieu au repentir. Mais on n’en profitera pas. Alors Dieu enverra des fléaux plus grands, toujours pour ramener à la pénitence. On n’en profitera pas davantage. A la fin, comme on ne se convertira pas, il enverra des maux terribles, ses plus grands châtements. ” (La lettre de Mélanie à sa mère, du 11 septembre 1870, est dans le même sens.)

— “ Ce n’est pas sans raison que la Sainte-Vierge m’a donné *les secrets les plus fâcheux au sujet de la politique.....* Vous désirez savoir quelque chose de cela ; mais je n’ai pas le courage d’en écrire une seule ligne. D’ailleurs *tout est effrayant.* Je n’ai jamais pu penser à *tout ce qui va fondre sur les peuples, surtout sur la France.* ” (Lettre de Mélanie du 17 mars 1854, à un missionnaire de la Salette.)

— “ La Sainte Vierge est venue en France..... Et la France n’est pas convertie. Elle est plus coupable que les autres nations. *Si elle ne s’humilie pas devant le bon Dieu, elle sera grandement humiliée.* ” (Lettre de Mélanie à sa mère et aux habitants de Corps, 11 septembre 1870.)

— “ Priez pour la France coupable... La France reconnaîtra-t-elle la main de Dieu, *ou bien veut-elle être anéantie?*... Prions, prions beaucoup, ne cessons pas de prier et de demander miséricorde. ” (Lettre de Mélanie à sa mère, 20 novembre 1870.)

— “ Dieu est irrité contre son peuple... Je ne vous conseille pas de vous en aller (de Corps). Attendez encore un plus grand trouble, qui sera de peu de durée (la Commune du 18 mars 1871). Restez où vous êtes (à Corps). Dieu protégera mon petit pays par la grande miséricorde de la divine Vierge.... La France ne veut pas reconnaître le doigt de Dieu ; *elle ne veut pas s’humilier, donc elle doit s’attendre à être humiliée.* Prions et ne cessons pas de prier afin que *Dieu ne détruise pas toute la France coupable.....* Espérons que ce Dieu de charité se laissera fléchir... *mais quand la France aura été humiliée.* ” (Lettre de Mélanie à M<sup>lle</sup> Brisson, 20 janvier 1871.)

— “ Notre pauvre France est bien humiliée, dites-vous. Ah ! ma chère Sœur, elle aurait bien mieux fait de s’humilier sans attendre les coups de la juste colère du Très-Haut ; et elle ferait bien maintenant de se frapper la poitrine, de réveiller sa foi, etc., *si elle ne veut pas être ENTièrement anéantie.....* Ah ! il y a de quoi pleurer jour et nuit en voyant dans quel état est plongée la société..... On est irrité contre Dieu même, on veut faire la guerre à Dieu ! Ah ! si on ne se dépêche pas de revenir sincèrement à Dieu, *ce qui est arrivé n’est rien, rien, RIEN.* Pauvre France, elle a un voile sur les yeux, elle est comme paralysée pour la vérité ! Pauvre France ! Malheureuse France !... La statue de Voltaire est toujours debout à Paris. Il me semble que la première chose qu’aurait dû faire M. Thiers aurait été de faire briser ce monstre de statue. Mais je le comprends, Voltaire est le

Dieu de la France. J’ai écrit à M. Thiers. Tant pis pour lui et pour la France, s’il n’agit pas en chrétien. J’ai fait mon devoir. ” (Lettre de Mélanie à une Religieuse de la Providence, 23 juin 1871.)

— “ Prions pour notre France afin qu’elle ouvre ses yeux avec foi, et voie clairement que la cause de ses malheurs est d’oublier Dieu... Pauvre France ! Pauvre France ! Elle sera vraiment pauvre France si elle ne revient de ses égarements de vingt-trois ans. *Elle n’a vu que le commencement de ses fléaux,* si elle ne retourne pas sincèrement à Dieu. Oh ! Parisiens que vous avez la tête dure ! Que vous êtes faibles dans la foi ! Vous souffrez la statue d’un Voltaire dans votre ville. Et si le Gouvernement d’aujourd’hui est encore sans nom de Gouvernement comme le Gouvernement de Napoléon le fourbe, le voleur, l’idolâtre, vous direz à votre dieu Voltaire de vous sauver. ” (Lettre de Mélanie à sa mère, 15 juillet 1871.)

— “ Il semble incroyable que les hommes aient la tête si dure : faudrait-il donc qu’ils soient écrasés par les fléaux de la justice de Dieu irrité pour leur faire ouvrir les yeux et changer leur cœur?... Pauvre peuple ! Pauvre France ! tu ne sais pas que tu peux être broyé comme le grain, sous la meule de la vengeance de Dieu..... Vous désireriez, Monsieur, avoir connaissance de la lettre que j’ai écrite à M. Thiers ; j’écris toujours une seule fois mes lettres : je ne saurais donc vous dire ce que j’ai écrit. Je me rappelle seulement lui avoir dit d’enlever la statue de Voltaire à Paris et tout ce qui n’est pas de Dieu et pour Dieu ; il me semble aussi lui avoir dit que si le Gouvernement ne revenait pas à Dieu et ne faisait pas observer ses commandements, *les châtements qui sont arrivés ne sont encore rien.* ” (Lettre de Mélanie à M. C.-R. Girard, 15 août 1871.)

— “ Lorsque Naples sera pris et que les Etats de l’Eglise seront envahis, le règne du mal commencera, *et Dieu semblera avoir pour un temps abandonné à Satan.* ” (Résumé du secret de Mélanie donné par M<sup>lle</sup> de L.)

— “ Dieu va frapper d’une manière sans exemple. Malheur aux habitants de la terre ! Dieu va épuiser sa colère, et personne ne pourra se soustraire à tant de maux réunis. *La société est à la veille des fléaux les plus terribles et des plus grands événements.* On doit s’attendre à être gouverné par la verge de fer et à boire le calice de la colère de Dieu. ” (Secret de Mélanie : lettre à M. l’abbé Félicien Bliard, 30 janvier 1870.)

— “ *Ce sont des fléaux dont la France est menacée,* a dit le Saint-Père après avoir lu le secret de Mélanie. “ Elle n’est pas seule coupable, l’Italie l’est bien aussi, l’Allemagne, la Suisse, l’Espagne,, toute l’Europe. ” (Proph. de la Salette.)

\*  
\*\*

Il ne faut qu’un peu d’attention pour reconnaître que bon nombre de ces signes se sont accomplis.

Si l’on entend l’ébranlement de l’Angleterre, donné comme signe par le père Necktou, dans le sens religieux, le signe est accompli : l’Angleterre, ébranlée dans son hérésie depuis plusieurs années, revient à l’Eglise. Si on l’entend dans le sens politique, il va s’accomplir : le vieil édifice de la constitution anglaise commence à être ébranlé, et, au point de vue social, l’Angleterre est placé sur un volcan.

(A continuer.)

## CAUSERIES HYGIENIQUES.

### LA PROPRETÉ

Hufeland appelait la propreté " la colonne fondamentale de la santé ", et certes il n'en exagérât pas l'importance. Elle ressort de la notion du rôle physiologique que jouent les fonctions de la peau, et des périls qui menacent la santé quand elles se font d'une manière imparfaite.

La peau qui limite le corps humain dans l'espace n'est pas seulement une membrane sentante, recueillant les impressions de tact, de température, de sensibilité, et les transmettant au cerveau qui les perçoit et qui les juge, mais elle est aussi un organe de sécrétion d'une extrême activité. Et tout d'abord, elle sécrète l'épiderme, sorte de vernis organisé, constitué par plusieurs couches de cellules formant une pellicule partout continue à elle-même, mais traversée d'un nombre immense d'ouvertures destinées à donner passage aux sécrétions solides, liquides ou gazeuses de la peau. La couche la plus profonde de ces cellules contient une matière colorante dont la couleur varie suivant les races, les individus et les régions du corps où on l'observe. La couche intermédiaire est molle, elle se moule sur les innombrables saillies ou papilles de la peau qui en constituent la partie vasculaire et nerveuse; la couche externe est formée de cellules minces, aplaties, formant par leur agglomération une sorte de lame cornée qui est l'épiderme proprement dit. La peau, disions-nous, est un organe de sécrétion séparant du sang ou formant, avec les matériaux qu'il lui apporte, des produits dont les uns sont destinés simplement à être éliminés, dont les autres ont un rôle anatomique ou physiologique à remplir. C'est ainsi qu'il existe dans l'épaisseur de la peau — des glandes, en nombre immense, terminées par des conduits flexueux qui s'ouvrent à la surface de l'épiderme et y versent le liquide connu sous le nom de sueur; — d'autres glandes, destinées à fournir la matière grasse, onctueuse, qui lubrifie l'épiderme et les productions pileuses, leur donne leur aspect brillant, leur souplesse, et les empêche de s'exfolier, de se casser au moindre contact; — les organes formateurs des poils ou des cheveux, qui constituent aussi de véritables glandes, ce sont les bulbes pileux; — enfin d'autres organes sécréteurs destinés au renouvellement incessant des couches profondes de l'épiderme, à mesure que les couches superficielles de cette enveloppe tombent d'elles-mêmes ou s'usent par le frottement.

Ces simples données anatomiques permettent de comprendre l'importance fonctionnelle de la peau envisagée comme appareil de dépuración du sang, et aussi comme soupape s'ouvrant pour éliminer certains produits nuisibles ou dangereux qui doivent être rejetés. La propreté maintient le jeu de cette soupape de sûreté: c'est dire le rôle considérable qu'elle joue dans le fonctionnement régulier de notre machine. Il ressort des chiffres indiquant la quantité considérable de sueur qui, à l'état liquide, vaporeux ou gazeiforme, sort journellement de l'économie par cette voie. La peau étant sèche en apparence, c'est-à-dire ne fournissant ni vapeur ni sueur liquide, donne environ, par jour, chez un adulte, issue à un kilogramme

de vapeur d'eau, c'est-à-dire à une quantité double de la vapeur qui sort avec l'haleine par la respiration dans le même temps. Cette vapeur n'entraîne avec elle que des produits gazeux; la véritable sueur qui s'y ajoute et qui perle sur la peau, pendant les chaleurs ou par l'effet d'un exercice violent, entraîne avec de l'eau des matières diverses, et en particulier des sels qui y figurent pour les proportions d'un demi pour cent, et forment un résidu sur la peau par le fait de l'évaporation de la sueur. Cette sécrétion a pour objet principal de maintenir dans leur chiffre normal les proportions d'eau dont notre organisme a besoin, et qui doivent rester à peu près constants, malgré les quantités variables de ce liquide que nos boissons y introduisent.

La peau est de plus le siège d'une véritable respiration supplémentaire qui complète celle des poumons. De même que ceux-ci, elle prend de l'oxygène à l'air, et lui rend de l'acide carbonique et de l'azote, et contribue ainsi à ce grand acte de la vivification du sang, en dehors de l'accomplissement régulier duquel il n'y a pas de santé possible. Il est même des animaux chez lesquels cette respiration par la peau semble plus nécessaire que la respiration par les poumons, ainsi que l'a démontré Edwards. Si on couvre le corps des animaux d'enduits imperméables, il survient assez promptement chez eux des accidents qui sont dus à une véritable asphyxie par défaut d'exhalation cutanée du gaz acide carbonique. Les expériences de Fourcault sont démonstratives sur ce point. Or, la malpropreté constitue un de ces enduits, elle recouvre la peau d'une couche constituée à la fois par le résidu solide de la sueur, les débris des cellules de l'épiderme, les matières colorantes, et les poussières que le contact de l'air extérieur et des vêtements y ajoute. La matière grasse, onctueuse, que sécrète la peau, sert de lien à tous ces résidus et les empêche de se détacher en poussière; ils s'étalent donc en une membrane sordide qui recouvre la peau et obstrue ces millions de petites bouches qui devraient servir à la respiration de cette membrane: d'où une provocation à des maladies de plus d'une sorte, à des maladies de peau; d'où aussi un accroissement anormal d'activité imposé à d'autres organes, et de là une harmonie rompue, et par suite une santé compromise. Je devrais bien parler aussi des ressources qu'une peau fonctionnant bien offre à la nature et au médecin dans le traitement des maladies, et qui font défaut quand elle est dans un état habituel de malpropreté; mais je tiens à rester strictement sur le terrain de l'hygiène.

Il n'est guère, on le voit, de rouage qui demande plus que celui-ci à être surveillé et entretenu. Nous l'avons sous les yeux; son mauvais état est de constatation vulgaire; il ne nous faut pour y remédier qu'un peu d'eau et de bonne volonté, pour me servir d'un mot de M. Max Simon. L'eau est, par une libérale profusion de la nature, à la disposition de qui en veut; la bonne volonté de se bien porter et de concilier en même temps les intérêts de sa santé et de sa dignité ferait-elle défaut? Hélas! oui, trop souvent. " Qu'il me soit permis, dit à ce sujet Hufeland, de signaler une

inconséquence qui n'est, d'ailleurs, pas la seule de ce genre dont on se rend coupable. Le dernier des hommes a l'intime conviction que l'entretien de la peau est nécessaire à la santé des animaux. Le palefrenier néglige tout pour étriller, bouchonner et laver son cheval; et si l'animal tombe malade, à l'instant même il suppose qu'on a bien pu négliger les soins de la propreté. Mais cette idée ne lui vient jamais à l'esprit quand il s'agit de sa propre personne ou de son enfant. Si celui-ci est d'une constitution faible et malade, s'il maigrit et tombe dans le marasme, effets qui résultent tous de la malpropreté, on pensera plutôt à un ensorcellement ou à quelque autre absurdité semblable qu'à la véritable cause, qui est le défaut absolu d'entretien de la peau. Puisque nous sommes si clairvoyants pour les animaux, pourquoi ne le sommes nous pas autant lorsqu'il s'agit de nous-mêmes?" (C.-F. Hufeland, *l'Art de prolonger la vie de l'homme*, 1824, page 362.) C'est parler d'or; mais quelles inconséquences l'homme n'ajoute-t-il pas à celle-ci quand il s'agit de sa santé, le bien qu'il proclame volontiers le plus précieux, et qu'il sacrifie volontiers à tous les autres? On fait des vœux pendant l'orage, et on les oublie une fois le danger passé. Il semble qu'en parlant avec véné-

ration de la santé et en professant un culte platonique pour elle, on ait désarmé le péril. La maladie elle-même voit ses avertissements ou méconnus ou promptement oubliés, et il n'est pas d'homme qui ne mérite cette rude apostrophe que la Goutte adressa un jour à Franklin: "Je vous connais bien: vous êtes un beau prometteur, mais après quelques mois de santé, vous recommencez à aller votre train; vos belles promesses seront oubliées comme on oublie les formes des nuages de la dernière année." (*Dialogue entre la Goutte et Franklin.*) C'est que l'homme se méprend volontiers sur ses intérêts véritables; c'est que la santé est un bien métaphysique qui ne se sent que par le regret de l'avoir perdu; que l'on compte toujours sur le bénéfice des exceptions; c'est que... c'est que... je ne finirais pas. Quelle que soit l'explication, le fait est réel, et trop réel; la malpropreté est pour les populations une cause de dépérissement physique d'autant plus pernicieuse qu'on ne la soupçonne guère, et auprès de laquelle (tant est générale et destructive son influence sur la santé) la guerre et la peste ne sont peut-être que des fléaux de second ordre.

(A continuer.)

## ROIS ET REINES D'ANGLETERRE, SOUVERAINS DE FRANCE, ET GOUVERNEMENT CIVIL DU CANADA, DEPUIS LA CONQUÊTE.

### ROIS ET REINES D'ANGLETERRE DEPUIS LA CONQUÊTE.

Noms.	Avènement.
Guillaume I.....	1066 Déc. 25.
Guillaume II.....	1087 Sept. 26.
Henri I.....	1100 Août 5.
Etienne.....	1135 Déc. 26.
Henri II.....	1154 Déc. 19.
Richard I.....	1189 Sept 3.
Jean.....	1199 Mai 27.
Henri III.....	1216
Edouard I.....	1272 Nov. 20.
Edouard II.....	1307 Juil. 8.
Edouard III.....	1327 Janv. 23.
Richard II.....	1377 Juin 22.
Henri IV.....	1399 Sept. 30.
Henri V.....	1413 Mars 21.
Henri VI.....	1422 Sept. 1.
Edouard IV.....	1461 Mars 4.
Edouard V.....	1483 Avr. 9.
Richard III.....	1483 Juin. 26.
Henri VII.....	1485 Août 22.
Henri VIII.....	1509 Avril 22.
Edouard VI.....	1547 Janv. 28.
Marie I.....	1553 Juil. 6.
Elizabeth.....	1558 Nov. 17.
Jacques I.....	1603 Mars 24.
Charles I.....	1625 Mars 26.
République; depuis l'exécution de Charles I, 30 janvier 1649, jusqu'à la Restauration de Charles II.	
Charles II (restauré).....	1660 Mai 29.
Jacques II.....	1685 Fév. 6.
Guillaume III et Marie II.....	1689 Fév. 13.
Guillaume III seul.....	1694 Déc. 28.
Anne.....	1702 Mar. 8.

Georges I.....	1714 Août 1.
Georges II.....	1727 Juin 11.
Georges III.....	1760 Oct. 25.
Georges IV.....	1820 Janv. 29.
Guillaume IV.....	1830 Juin 26.
Victoria.....	1837 Juin 20.

### SOUVERAINS DE FRANCE.

#### DEPUIS L'ÉPOQUE DE CHARLEMAGNE.

Commence à régner.

Charlemagne.....	800
Louis I, le Débonnaire.....	814
Charles II, le Chauve.....	840
Louis II, le Bègue.....	877
Louis III et Carloman.....	879
Carloman (seul).....	882
Charles le Gros.....	884
Eudes.....	887
Charles III, le Simple.....	898
Robert.....	922
Rodolphe ou Raoul.....	923
Louis IV, d'Outre-mer.....	936
Lothaire.....	954
Louis V, le Fainéant.....	984

#### CAPÉTIENS.

Hughes Capet.....	987
Robert.....	996
Henri I.....	1031
Philippe I.....	1060
Louis VI, le Gros.....	1108
Louis VII, le Jeune.....	1137
Philippe II (Auguste).....	1180
Louis VIII, le Lion.....	1223
Louis IX (St-Louis).....	1226
Philippe III, le Hardi.....	1270

Philippe IV, le Bel.....	1292
Louis X, le Hutin.....	1314
Jean I.....	1316
Philippe V, le Long.....	1316
Charles IV, le Victorieux.....	1322

## MAISON DE VALOIS.

Philippe VI, de Valois.....	1328
Jean II, le Bon.....	1350
Charles V, le Sage.....	1364
Charles VI.....	1380
Charles VII.....	1422
Louis XI.....	1461
Charles VIII.....	1483
Louis XII.....	1498
François I.....	1515
Henri II.....	1547
François II.....	1559
Charles IX.....	1560
Henri III.....	1574

## MAISON DE BOURBON.

Henri IV.....	1589
Louis XIII, le Juste.....	1610
Louis XIV, le Grand.....	1643
Louis XV, le Bien-aimé.....	1715
Louis XVI.....	1774
Louis XVII.....	1793

## RÉPUBLIQUE.

Convention.....	1792
Directoire.....	1795
Consulat.....	1799

## 1er EMPIRE.

Napoléon I.....	1804
Louis XVIII (Restauration).....	1814
Napoléon I (Cent jours).....	1815

## RESTAURATION.

Louis XVIII (2 <sup>e</sup> restauration).....	1815
Charles X.....	1824

## MAISON D'ORLÉANS.

Louis-Philippe.....	1830
République.....	1848

2<sup>e</sup> EMPIRE.

Napoléon III (Charles-Louis).....	1852
République 4 Sept.....	1870
Thiers, Président.....	1879
MacMahon, Président Mai.....	1913

## DURÉE DE LA VIE

DE QUELQUES HOMMES ET DE QUELQUES FEMMES  
CÉLÈBRES.

	Né en	Mort en	Ans.
Fontenelle (1).....	1657	1757	à 100
Michel Ange.....	1474	1564	90
Newton.....	1642	1727	85
M <sup>me</sup> de Maintenon.....	1635	1719	84
Franklin.....	1706	1790	84
Voltaire.....	1694	1778	84
M <sup>me</sup> de Genlis.....	1746	1830	84
Sully.....	1559	1641	82
Buffon.....	1707	1788	81
Chateaubriand.....	1768	1848	80
Rollin.....	1661	1741	80
Charles X.....	1757	1836	79
Massillon.....	1663	1742	79
Corneille.....	1606	1684	78
Galilée.....	1564	1642	78
Béranger.....	1780	1857	77
Bossuet.....	1627	1704	77

Haydn.....	1732	1809	77
Louis-Philippe.....	1773	1850	77
Louis XIV.....	1638	1715	77
Boileau.....	1636	1711	75
Frédéric-le-Grand.....	1712	1786	74
Lafontaine.....	1621	1695	74
Charlemagne.....	742	814	72
Linnée.....	1707	1778	71
J.-B. Rousseau.....	1671	1741	70
Elizabeth (d'Aug.).....	1533	1603	70
M <sup>me</sup> de Sévigné.....	1626	1696	70
Lacépède.....	1756	1825	69
Louis XVIII.....	1755	1824	69
Gutenberg.....	1400	1468	68
Washington.....	1732	1799	67
Milton.....	1608	1674	66
Montesquieu.....	1689	1755	66
J.-J. Rousseau.....	1712	1178	66
Christophe-Colomb.....	1441	1506	65
Condé (le Grand).....	1621	1686	65
Colbert.....	1619	1683	64
Fénélon.....	1651	1715	64
La Harpe.....	1739	1803	64
Louis XV.....	1710	1774	64
Turenne.....	1611	1675	64
Cuvier.....	1769	1832	63
Luther.....	1483	1546	63
Mahomet.....	569	632	63
Rubens.....	1577	1640	63
Louis XI.....	1423	1483	60
Racine.....	1639	1699	60
Cromwell.....	1599	1658	59
Mazarin.....	1602	1661	59
Michel Montaigne.....	1533	1592	59
Charles Quint.....	1500	1558	58
Beethoven.....	1770	1827	57
Henri IV.....	1553	1610	57
Richelieu.....	1585	1642	57
Calvin.....	1509	1564	55
Louis IX (St-Louis).....	1215	1270	55
François 1 <sup>er</sup> .....	1494	1547	53
Pierre-le-Grand.....	1672	1725	53
Napoléon 1 <sup>er</sup> .....	1769	1821	52
Shakespeare.....	1564	1616	52
Molière.....	1622	1673	51
Clémence Isaure.....	1463	1513	50
La Bruyère.....	1646	1696	50
Le duc d'Orléans (régent).....	1674	1723	49
Bayard.....	1476	1524	48
Léon X.....	1475	1521	46
Marie Stuart.....	1542	1587	45
Berquin.....	1749	1791	42
Laure (chantée par Pétrarque).....	1307	1348	41
Florian.....	1755	1794	39
Pascal.....	1623	1662	39
Raphaël.....	1483	1520	37
Charles XII.....	1682	1718	36
Mozart.....	1756	1791	35

Le duc d'Orléans fils de Louis-Philippe.....	1810	1842	32
Le duc de Reichstadt (Nap. II).....	1811	1832	21

## GOUVERNEMENT CIVIL DU CANADA.

LISTE DES GOUVERNANTS. — TENTATIVES  
D'ÉTABLISSEMENT.

Jean-François de La Roque, Chevalier, Seigneur de Roberval, Lieutenant et Gouverneur pour François 1<sup>er</sup> (1540).

(1) Fontenelle est mort à 99 ans et 9 mois. "Quelle économie! s'écriait-il dans ses derniers moments, il ne me faut plus que trois mois pour avoir un siècle, et on me les refuse!"



Troillus du Mesgouts, Marquis de La Roche et de Koëstarmoal, Vicomte de Prévarez, et Lieutenant général et Gouverneur pour Henri IV (1598).

Le Capitaine Chauvin.

Le Commandeur de Chattes, Lieutenant Général et Gouverneur.

Pierre du Guas, Sire de Monts, Lieutenant Général pour le roi (1603).

#### VICE-ROYAUTÉ.

Charles de Bourbon, Comte de Soissons.

Henri II, Prince de Condé (novembre 1612).

Ponce de Cardaillac de Thémis. Suppléant en 1616.

Le Prince de Condé, rétabli dans sa charge.

Le Maréchal, duc de Montmorency (1629).

Henri de Levy, duc de Ventadour.

Samuel de Champlain, notre vénérable fondateur, avait eu des commissions de Lieutenant au pays, de tous ces Vices-rois, y compris le Maréchal de Thémis qui, de la sorte, au lieu d'être Lieutenant, comme le voulait la Société de Montréal, avait, au contraire, un Lieutenant.

Augustin de Safrey, sieur de Mézy (1663).

Le Sieur Jacques Leneux de La Poterie, Lieutenant de M. Mézy, puis Commandant Général.

Alexandre de Prouville, Marquis de Tracy, Lieutenant Général du roi dans les deux Amériques (1663).

Daniel de Rémy, Seigneur de Courcelles, Gouverneur et Lieutenant Général (1665).

Louis de Buade, Chevalier, Comte de Palluau et de Frontenac (1662).

Le Sieur Lefèbre de La Barre (1682)

Jacques René de Brissay, Marquis de Denonville (1685).

Louis de Buade, Comte de Frontenac (1689).

Hector, Chevalier de Bacarière, Commandant Général, puis Gouverneur.

Philippe de Rigaud, Marquis de Vaudrenil, Commandant Général en 1703, puis Gouverneur.

De 1714 à 1716 M. de Ramesay, Commandant Général.

1725, le Baron de Longuenil Commandant Général à la mort du Marquis Vaudreuil et jusqu'à l'arrivée de Charles, Marquis de Beauharnais (1726).

Michel Rolland Barrin, Comte de la Galissonnière, nommé par lettres patentes du 10 juin 1747, Commandant Général de la Nouvelle-France, comme substitut au Marquis de la Jonquière nommé Gouverneur Général.

Jacques de Taffanel, Marquis de la Jonquière.

Le Baron de Longuenil II, à sa mort jusqu'à l'arrivée du Marquis Duquesne de Menneville.

Le Marquis Duquesne (mars 1752).

Probablement le Baron de Longuenil III, depuis la démission de Duquesne jusqu'à l'arrivée de

Pierre-François Rigaud, Marquis de Vaudreuil-Cavagnal, nommé en janvier 1775.

#### INTENDANTS DE LA NOUVELLE-FRANCE.

Les Commissaires ordonnateurs étaient leurs subdélégués à Montréal, à Louisbourg, la Louisiane.

Le Conseiller Robert qui ne vint pas en Canada (1663).

Jean Talon (1665).

Claude de Bouteroue (1668).

Le Chevalier Jacques Duchesneau (1675).

Le Conseiller Demeules, Chevalier, Seigneur de la Source (1682).

Jean Bochart, Seigneur de Champigny et Noroy, Conseillers du Roi en ses conseils. (1686).

François de Beauharnois (1702).

Raudot père et fils, le fils ayant une commission pour agir en l'absence de son père (1705).

Le Chevalier Bégon, Conseiller au parlement de Metz (1710).

Edmont-Nicolas Robert, nommé Député, intendant, meurt en 1724.

M. de Chazelle, nommé Intendant, périt avec le Chambeau (1725).

Claude Thomas-Dupuis (1725).

M. d'Aigremont, puis M. de Tilly, Gérants en qualité de commissaire ordonnateur avant.

Gilles-Hoquart, Chevalier (1731).

François Bigot, ci-devant Commissaire ordonnateur à Louisbourg (1752).

Le Commissaire ordonnateur Varin agit en son absence en 1754.

#### GOUVENEURS DE MONTRÉAL.

Paul de Chomeday, Sieur de Maisonneuve (1641).

M. d'Aillebout, M. d'Aillebout de Musseau, puis Lambert Close commandèrent pendant ses voyages.

M. de Mézy prétend révoquer, et nommer à sa place M. de La Fouche (1663).

Le Capitaine Perrot (1670).

Hénault Des Rivaux (1684).

Hector, Chevalier de Carrière, depuis Gouverneur Général (1684).

Jean-Baptiste Brouillac de la Chassaigne, Commandant (1698).

Le Chevalier de Vaudreuil.

Claude de Ramesay (1703).

Le Baron de Longuenil I.

Dubois Berthelot de Beaucour (1733).

Le Baron de Longuenil II.

Boucher de La Perrière, substitut au Baron, tandis qu'il commandait la colonie. Il est néanmoins appelé *Gubernator* sur le fameux Guidon conservé au Lac des deux Montagnes,

Nicolas Roch de Ramesay-

Le Chevalier de Vaudreuil.

Armand de Mézières de Maironelle, Gouverneur ou Commandant (1760).

Le Major Général Gage.

Le Brigadier Général Burton.

#### GOUVENEURS DES TROIS-RIVIÈRES.

Sieur La Violette (1634).

Marc-Antoine de Bras-de-Fer et le Chevalier de l'Isle, de l'Ordre de Malte.

Le Sieur Desrochers, Commandant.

M. de Champflours-

Duplessis Bochard, que la relation de 1662 appelle Duplessis Kerbodot.

Jacques Leneuf de La Poterie (1643).

Pierre de Vaudreuil Cavagnal.

P. F. Rigaud de Vaudreuil.

Le Chevalier de Longuenil

Le Colonel Burton.

Le Colonel Haldimand.

Prévôts de Maréchaux.

La Marechaussée était la juridiction des Maréchaux de France pour la prévention et punition des délits des gens de guerre.

Eile fut établie en Canada en 1677.

Philippe Gauthier, Sieur de Bomporté.

Denis de St-Simon, père.

Denis de St-Simon, fils.

Le Sieur Duplessis de Morampon.

Nicolas Furner, nommé Prévost. Maréchal en 1663.

Les Anglais remplacèrent bientôt le Prévost Maréchal par le Shérif. Cela nous sert de transition à la Domination anglaise.

#### DOMINATION ANGLAISE.

Sir Jeffrey Amherst, Capitaine Général des pays conquis (1760).

Le Major Général James Murray (1763).

Paulus Emelius Irving, Commandant (1767).

Le Brigadier Général Guy-Carleton.

Hector J. Cramahé, Commandant (1770).

Major Général Guy-Carlton, Capitaine Général (1774).



Sir Frédéric Haldimand (1778).

Le Lieutenant Gouverneur Hamilton, puis le Colonel Hope tinrent les rênes de l'administration jusqu'à l'arrivée de lord Dorchester, Carlton nommé *de nouveau Capitaine Général* (1785).

Le Major Général Clarke, Lieutenant Gouverneur, après la mort du Brigadier Général Hope en 1790, administre en l'absence de Lord Dorchester (de 1791 à 1793), et inaugure le régime constitutionnel.

Sir Robert Prescott (1795).

Sir Robert Shore Milnes, Lieutenant Gouv. Administrateur en 1799.

L'honorable Thomas Donn, Président (1805).

Sir James Craig (1807).

Dunn, Président (1811).

Sir Georges, Prévost (1811).

Sir Gordon Drummond, Administrateur (1815).

John Wilson, Administrateur (1816).

Sir Johu Coape Sherbrooke (1816).

Charles Lennox, Duc de Richemond et d'Aubigny (1818).

L'honorable (depuis Sir) James Monk, Président (1819).

Sir Peregrine-Maitland, Administrateur (1820).

Lord Dalhousie.

Le Lieutenant Gouverneur Sir Francis Nathaniel Burton, Administrateur en l'absence du Comte, de 1824 à 1825.

Sir James Kempt, Administrateur en chef (1828).

Lord Aylmer de Balrath, Administrateur en chef (1830).

Lord Gosford, Gouverneur Général et Commissaire Royal (1835).

Sir John Colborne, Administrateur (1838).

Lord Durham, Gouverneur Général et Haut-Commissaire.

Sir John Colborne, Gouverneur Général (1839)

Le très-honorable Poolette Thompson, Gouverneur Général.

#### UNION DES CANADAS.

Lord Sidenham, le même que le précédent.

Le Général Clitherow, Député Gouverneur, pour clore la législature (1841).

Sir Richard Douns Jackson, Administrateur.

Le très-honorable Sir Charles Bagot, Gouverneur Général (1841).

Sir James Stuart, Député Gouverneur (1842).

Sir Charles Theophilus (depuis lord) Metcalfe (1843).

Charles Murray Comte de Cathcart, Administrateur en 1845, Gouverneur (1846).

James Bruce, Comte d'Elgin et de Kincardine (1847).

Le Commandant des Forces Rowan, Député pour clore la législature (1849), Administrateur en l'absence d'Elgin (1853).

Sir Edmund Walker Head Baronet (1854).

Sir Edmund est absent pour la deuxième fois, Sir William Eyre, un des héros de la Crimée, a été Administrateur durant sa première absence et Sir William Fenwick Williams de Kars l'a été ensuite, Lord Monk (1861); S. G. Young; Lord Lisgar (1868); Lord Dufferin (1872).

#### PREMIERS MINISTRES.

Robert Baldwin (1842).

W. H. Draper (1844).

Louis-Hypolite Lafontaine (1848).

Francis Hincks (1851).

Sir Allan Napier, Mc. Nabb (1854).

Etienne Paschal Taché (1854).

John A. M. Donald (1858).

Georges Brown (1851).

Gorges-Etienne Cartier (1858).

Sandfield MacDonal, Sicotte (1862).

Sandfield MacDonal, Dorion (1863).

Sir E. Paschal Taché (1864).

Sir N. F. Belleau (1865).

Sir John O. MacDonald (1867).

Alex. Mackenzie (1873).

#### GOVERNEMENT ECCLÉSIASTIQUE.

Archevêques de Rouen ayant juridiction sur la Nouvelle-France et l'exerçant par leurs Vicaires-généraux.

François de Harlay I, mort en 1663,

François de Harlay II, privé de sa juridiction en 1658.

Messire Josué Fleche, Vicaire Général en Acadie.

Le P. Dequen Supérieur des Jésuites, et l'Abbé de Québus pour le Canada, puis ces deux Ecclésiastiques, l'un pour Québec et l'autre pour Montréal.

#### EVÊQUE ET CHANOINES DE QUÉBEC.

François de Laval-Montmorency, Abbé de Montigny, Vicaire Apostolique du Pape, sous le titre d'Evêque de Pétrée en 1658. Evêque de Québec, suffragant du Saint-Siège en 1674.

Les Evêques de Québec étaient Abbés de Meaubec et Chanoines-Honoraires de Saint-Martin-de-Tours.

Jean-Baptiste de La Croix, Chevrières de St-Vallier, Aumônier de Louis XIV 1668. Assistant au Trône pontifical.

Messire Boulard, Vicaire-Capitulaire.

Louis-François Duplessis-Mornay, de l'Ordre des Capucins (1713).

Pierre-Herman Dosquet, Administrateur (1729), Evêque en 1733, assistant au Trône Pontifical.

(Ignace Bourget, Evêque de Montréal, est le troisième Prélat du Canada qui a été honoré de cette dernière dignité.)

François-Louis de Pourroy de l'Aube-Rivière, Docteur en Sorbonne (1739).

Les Chanoines de Miniac et Hazeur, Vicaires Capitulaires.

Henri-Marie Dubreuil de Pontbriand (1741).

Les Chanoines Briand et Perrault, et la Supérieure Mongolfier, Vicaires Capitulaires.

Jean-Olivier Briand (1766).

Louis-Philippe Mariachau d'Eglis, natif de Québec, premier Evêque canadien (1784).

Jean François Hubert, Ex-Supérieur du Séminaire des Missions étrangères à Québec (1788).

Pierre Denault (1797).

Joseph-Octave Plessis (1806), il feut le premier des suffragants sans être Archevêque.

Bernard-Claude Panet (1825).

Joseph Signay, Administrateur 1832, Evêque 1833, et Archevêque 1844.

Pierre Flavien Turgeon (1850).

C. François Baillargon, (1867).

Alex. Taschereau, (1871).



## RECETTES UTILES.

### PROCÉDÉ POUR TEINDRE LES BOIS INDIGÈNES DE TOUTES COULEURS.

Pour obtenir de belles couleurs, il ne faut teindre que du bois blanc pour les couleurs tendres et délicates; le bois de houx est excellent pour les couleurs foncées, ainsi que les bois durs et colorés, tels que le chêne, le noyer, surtout le platane. Si on applique des couleurs à froid, elles sont plus belles, il est vrai, mais elles pénètrent moins profondément; on passe la teinture contre le fil, afin de la faire mieux pénétrer dans les pores. Quand on teint du placage, on le met entier dans le bain, et on le fait sécher promptement pour qu'il ne se voile pas.

### BELLE COULEUR ROUGE POUR LE NOYER

#### ET AUTRES BOIS.

On prend 1 décagramme de bois de Fernambouc en poudre et 3 décagrammes d'alun; on les fait bouillir doucement dans un demi-litre d'eau pendant une demi-heure; on passe la décoction à travers une toile, on la concentre ensuite jusqu'à ce qu'elle se réduise au quart, et on y ajoute 4 grammes de potasse purifiée. On en met trois ou quatre couches sur les bois, en observant ce qui est dit pour la teinte des bois indigènes.

### COULEUR ROUGE ORANGE PAR LE ROUCOU.

On prépare le bain en faisant bouillir la pâte de roucou coupée par petits morceaux dans de l'eau bien claire pendant deux ou trois minutes. On a passé auparavant sur le bois une couche d'eau où l'on a mis de l'alun en poudre, et on procède de la même manière que pour les bois ci-dessus.

### COULEUR BLEUE PAR LE BOIS DE CAMPÊCHE.

On fait bouillir dans 1 litre d'eau 2 hectogrammes de ce bois coupé menu, pendant une heure; on y ajoute 1 décagramme de vert-de-gris en l'agitant bien. On s'en sert comme il est dit des autres.

### COULEUR BLEUE PAR L'INDIGO.

On verse dans un flacon 125 grammes d'acide sulfurique concentré, sur 31 grammes d'indigo bien pulvérisé que l'on délaye avec l'acide le mieux possible; on chauffe l'amalgame au bain-marie pendant quelques heures; quand il est froid, on y ajoute 31 grammes de bonne potasse sèche et pulvérisée; on agite le mélange, qu'on laisse reposer pendant vingt-quatre heures, et on décante la liqueur dans une bouteille que l'on bouche bien. Pour la mettre en œuvre, on fait chauffer de l'eau, on y met quelques gouttes de cette dissolution, et on en passe sur le bois. Il est facile d'obtenir la teinte qu'on veut en mettant plus ou moins de dissolution.

### BELLE COULEUR JAUNE PAR DIVERSES SUBSTANCES.

On teint les bois de cette couleur en formant des bains avec l'une des substances suivantes; 1° la gaude; 2° le bois jaune; 3° le fustet; 4° le quercitron; 5° la graine d'Avignon; 6° et le curcuma; on fait simplement une décoction d'une ou plusieurs de ces substances bien divisée, en faisant bouillir avec de l'eau et en augmentant ces substances pour avoir des nuances diverses.

Pour aviver les couleurs jaunes, on ajoute à la gaude un peu de vert-de-gris ou un peu de soude; on avive celle du bois jaune en mettant bouillir des rognures de peaux ou de colle forte; on donne un œil rougeâtre au curcuma en ajoutant au bain un peu de sang-dragon.

### PROCÉDÉ POUR LA COULEUR NOIRE.

On prépare une décoction formée de 30 grammes de noix de galle, 30 grammes de sulfate de fer, 185 grammes de bois de campêche, le tout en poudre que l'on fait bouillir un instant.

#### *Couleur fauve pour foncer le noyer.*

On fait bouillir des écorces de noix vertes dans de l'eau et on y ajoute un peu d'alun.

#### *Beau noir d'ébène pour les bois.*

On fait bouillir dans un litre d'eau du bois de campêche jusqu'à ce qu'elle soit bien foncée; on y jette 3 décagrammes d'alun et on passe à chaud sur le bois; on fait infuser dans une douce chaleur de la limaille de fer dans du vinaigre; on y jette une pincée de sel de cuisine, et on passe cette liqueur sur le bois qui a déjà une couche de violet: il prend sur-le-champ une belle couleur noire. Quand cette dernière est sèche, on passe deux couches comme les premières, afin qu'elles pénètrent mieux dans le bois: plus le bois est dur, plus la teinture est belle.

#### *Couleurs composées.*

Ces couleurs s'obtiennent en teignant successivement le bois dans deux couleurs différentes simples ou en le passant avec ces deux couleurs mélangées; ainsi le rouge et le bleu donnent sur le violet; le rouge et le jaune, l'orange; le bleu et le jaune, le vert; le jaune et le gris, du fauve, et ainsi de suite. On peut varier les nuances à l'infini.

### PROCÉDÉ POUR IMITER LES BOIS EXOTIQUES AVEC CEUX INDIGÈNES.

#### *Imiter l'acajou clair au reflet doré.*

On fait une infusion de bois de Brésil que l'on passe à chaud sur le sycamore et l'érable.

## NOUVEAU DICTIONNAIRE DE L'ACADEMIE.

- Abdiquer** : Renoncer à un trône, quand on ne peut plus faire autrement.
- Abricot** : Petit fruit à noyau, qui manque tous les ans, au printemps.
- Acclamation** : Ovation bruyante, qui faisait dire un jour à un comédien :  
— " Ah ! ah ! il paraît que je viens de sortir de la vérité ! "
- Accuser** : Façon de se défendre, habituelle aux femmes quand elles ont tort.
- Adolescent** : Un enfant, moins la grâce ;  
Un homme, moins la force.
- Adresse** : Une qualité, dont la femme est parvenue à faire un défaut.
- Agaceries** : Le rappel que battent les femmes mûres, pour ne pas entendre sonner la retraite.
- Age** : Un fleuve, que les femmes s'efforcent de faire remonter vers sa source, quand il a coulé pendant trente ans.
- Agioteur** : Un paresseux qui travaille comme un nègre afin de ne pas travailler.
- Agréable** : Le bien qu'on dit de nous, mais, surtout, le mal qu'on dit des autres.
- Agresseur** : Un gros poltron qui juge des autres par lui-même.
- Aguerrir** : Changer un lièvre en ce qu'on appelle un lapin !
- Ainé** : Celui de deux frères qui donne à l'autre ses premières calottes.
- Album** : Guillotine de salon.
- Altercation** : Conversation, entre mari et femme.
- Amateur (Un)** : Ni artiste, ni public ; une chauve-souris.
- Ami** ; Un homme qui ne nous passe rien et qui nous pardonne tout, même nos qualités !
- Anarchie** : La graine du despotisme.
- Anarchistes** : Des gaillards qui veulent absolument commander, sous prétexte qu'ils sont incapables d'obéir.
- Anecdote** : L'esprit de ceux qui n'en ont pas.
- Année** : Un cheval qui a galopé, au petit pas.
- Antropophage** : Un philanthrope qui va trop loin.
- Apathie** : Une qualité, si on la compare à la turbulence.
- Apologie** : Un prétexte comme un autre pour éreinter son prochain.
- Appétit (L')** : Une galanterie de la nature, qui nous laisse prendre un " besoin " pour un " plaisir ".
- Approuver (quelqu'un)** : Penser comme lui, quand il pense comme nous.
- Arbalète** : Un jeune fusil qui promettait ; il vous tuait déjà son homme, avant de parler.
- Archet** : Un acrobate, qui chante sur la corde.
- Aristocrate** : Un démocrate, qui a fait son chemin.
- Arroser** : Substituer de la boue à de la poussière.
- Avènement** : Le pain blanc des souverains.
- Bienfaiteur** : Un gèneux.
- Bienfait** : Une graine assez rare, dont la fleur est l'Ingratitude.
- Bombe** : Petite boîte à surprise.
- Bottes** : Petit grenier à foin, au rez-de-chaussée.
- Boulet de canon** : Un Anglais, en voyage.
- Bourreau** : Entrepreneur de morts subites.
- Café (Un)** : Un endroit d'où l'on revient, pour la dernière fois, tous les soirs.
- Calembour** : L'ornière de l'esprit.
- Calomniateur** : Un médisant blasé.
- Calomnie, Diffamation** :
- Calomnie** : Le venin a du mensonge.
- Diffamation** : Le venin de la vérité.
- Candeur** : Le duvet de l'innocence.
- Cantinière** : Femme de compagnie.
- Cap, Promontoire** : Une langue de terre, pour celui qui part ;  
La patrie, pour celui qui revient.
- Cataclysmes, Accidents** :
- Cataclysmes** : Les accidents qui nous arrivent ;
- Accidents** : Le malheur des autres.
- Célébrité (La)** : La gloutonnerie de la considération.
- Champagne** : Un vin qui nous donne des inquiétudes et qui est, lui-même, bien tourmenté.
- Chansonnier** : Le petit clerc de la poésie.
- Chassepot (Fusil)** : Réponse du berger à la bergère.
- Cheville (Une)** : Petit morceau de bois, dont certains poètes trouvent moyen de faire un arbre tout entier.
- Chocolat** : Pâte alimentaire, dans laquelle il entre un peu de tout, même du cacao.
- Chœur** : La cotisation du tapage.
- Chronique (La)** : La Mitrailleuse de la vie privée.
- Circonstances atténuantes** :
- Moyen de punir un coupable, sans trop le dégoûter du métier.
- Citron** : « Prenez donc, madame.  
— Non, merci.  
— C'est si mauvais pour l'estomac !  
— Ah ! c'est juste !... »  
Et la dame n'hésite plus.
- Civilité (puérile et honnête)** :
- Charmant ouvrage ! qui nous révèle une foule de petites malpropretés, auxquelles on n'aurait jamais songé, sans lui.
- Clémence (La)** : Le pardon, passé à l'état chronique.
- Cocarde** : Petite girouette, qui change de couleur, quand le vent tourne.
- Collaborateurs** : Deux exploités, et deux dupes, si l'on s'en rapporte à ce qu'ils disent l'un de l'autre.
- Collège** : Un endroit où l'on a été heureux.
- Compatriote** : Un étranger, chez nous ; un frère, à l'étranger.
- Compliment** : Un mensonge obligeant, et, souvent, obligé.
- Condolérance** : Petit jeu de physionomie.
- Confier un secret** : Donner à quelqu'un l'exemple de l'indiscrétion.
- Consulter** : Demander à quelqu'un... d'être de notre avis.

L'Album paraît toutes les Semaines avec 24 pages de matières. Le Prix est de \$3.00 par année  
\$1.50 pour Six Mois.

DUVERNAY, FRERES & DANSEREAU.